

Dossier pédagogique

ET QUE CELA NE NOUS EMPÊCHE PAS D'ALLER VOTER DIMANCHE...

Une réalisation collective du
THÉÂTRE DES RUES



TABLE DES MATIÈRES

Comprendre le contexte de la réalisation.....	3
Genèse de la pièce	3
Théâtre-action	4
Autour des concepts... susciter la réflexion	5
Libéralisme et capitalisme.....	5
Démocratie.....	9
Recueil de texte	
• Point de vue du commentateur	11
• Point de vue du poète.....	13
• Point de vue de l'enseignant	14
• Point de vue de l'économiste.....	19
S'approprier les clés d'entrée du spectacle.....	20
Lecture de la scène 1	20
La double énonciation.....	20
Approfondir	25
D'Arturo Ui à Arturo...	
Donner du sens à la pièce : «Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...»	25
Une définition de la résistance	
Comprendre l'évolution individuelle et collective des personnages	41
Synthèse	
Mettre à jour l'argument.....	43

COMPRENDRE LE CONTEXTE DE LA RÉALISATION

Genèse de la pièce

Avril 2009. A l'origine de cette pièce, il y a un questionnement qui a rassemblé autour d'une même table de travail tous les acteurs de cette réalisation collective. Qu'est-ce que cette société que les Occidentaux qualifient fièrement de «démocratique»? Qu'est-ce que cette société dans laquelle la liberté se confond avec la consommation? Dans laquelle l'égalité sombre dans l'abîme, chaque jour grandissant entre riches et pauvres, entre Nord et Sud? Dans laquelle la fraternité – mot auquel pour notre part nous substituons volontiers celui de solidarité – tombe en désuétude?

En quoi cette démocratie-là s'impose-t-elle (si ce n'est par un incessant recours à la propagande) comme la perfection politique ou la finalité de l'histoire? Au point de s'autoriser, sous ses bannières étoilées, des offensives militaires aux relents d'impérialisme et qui, les siècles des siècles en témoignent, produisent les pires barbaries.

Aujourd'hui, comme le Premier ministre Achille Van Acker le formulait au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, parler de démocratie politique sans contester le capitalisme est chimérique. Aujourd'hui, le chaos financier étale au grand jour les lacunes de la démocratie politique, impuissante à juguler le pouvoir économique. Il démontre la nature précaire d'une démocratie que l'on se plaît à croire inattaquable, inamovible et impérieuse alors qu'il aurait fallu, qu'il faut et qu'il faudra, inlassablement, s'interroger sur ses formes, ses fondements et ses institutions.

Ainsi, il ne s'agit pas tant de «repenser la démocratie» que de «penser nos démocraties», pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire comme des organisations procédurales de société, toujours contestables et sans cesse perfectibles.

*«La démocratie,
c'est la réappropriation du monde par la société
dans un principe d'égalité.»*

[Alain BADIOU]

*«Est démocratique, toute société qui se reconnaît divisée,
c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêts,
et qui se fixe comme modalité d'associer à parts égales chaque citoyen
dans l'expression, l'analyse, la délibération et l'arbitrage de ces contradictions.»*

[Paul RICŒUR]

Théâtre-action

Le théâtre-action est un théâtre de critique politique dont la distinction réside – pour l'essentiel – dans le recours délibéré et volontariste à l'écriture et à la réalisation collectives de ses spectacles, tant avec des non-professionnels, qu'avec des professionnels de la chose.

De ce fait-même, il dégage du sens politique, puisqu'il prétend à une société dans laquelle la production culturelle ne serait plus l'apanage des seules élites artistiques. Une société qui reconnaîtrait toutes ses classes sociales comme autant de voix porteuses de fragments de culture et qui en validerait les expressions et les interventions dans les champs culturel et politique.

Naturellement politique dans ses formes aussi puisque chaque spectacle s'alimente des réalités quotidiennes vues ou vécues par ses acteurs dont les singularités individuelles, une fois mises en commun, inventent la fable, libèrent la métaphore et construisent une symbolique capable d'éclairer les mécanismes de rapports de force et de pouvoir qui les régissent.

Le théâtre-action se revendique militant et se reconnaît dans la lignée du mouvement d'éducation populaire né à la fin de Seconde Guerre mondiale en France, qui tend à redéfinir une sphère culturelle au sein de laquelle le «politique» reprendrait toute sa place et tout son sens.

Cette forme particulière de création théâtrale induit par ailleurs que les acteurs, tour à tour «écrivains» et «comédiens», assument l'entièreté des propos tenus sur les planches et endossent leur(s) rôle(s) avec une conviction et une sincérité qui colorent leurs prestations d'une tonalité toute particulière...

«La culture ne se réduit pas au savoir des arts Elle est avant tout capacité à vivre, à s'exprimer, à agir individuellement et collectivement en Hommes libres, à faire face aux défis de la vie avec toujours plus de liberté, de responsabilité et de solidarité. Elle est capacité d'exercer en les enrichissant constamment, des qualités de sensibilité, d'expression et de création sous des modes et dans des domaines les plus divers. Elle est une manière d'être et de vivre qui traduit les richesses humaines, le progrès humain dans les conditions de notre temps.»

[Déclaration de la 3^{ème} assemblée générale de Culture et Liberté
Metz, Octobre 1976]

«Les hommes transformés en spectateurs, consommateurs d'images et de sons, conjuguent à tous les temps le verbe avoir. La création, c'est la conjugaison du verbe être.»

[Paul BIOT, ex-directeur du Centre du Théâtre Action]

AUTOUR DES CONCEPTS... SUSCITER LA RÉFLEXION

Libéralisme et capitalisme

Le **libéralisme** est à l'origine une **philosophie politique**, née d'une opposition à l'absolutisme et au droit divin au siècle des Lumières, qui affirme la primauté des principes de liberté et de responsabilité individuelles sur le pouvoir du souverain. Celle-ci repose sur l'idée que chaque être humain possède des droits fondamentaux qu'aucun pouvoir ne peut violer.

Appliquée au domaine économique dès les prémices de la Révolution Industrielle, celle-ci a donné naissance au libéralisme dans l'acception contemporaine (française) du terme : une **doctrine économique** selon laquelle nul ne peut entraver le marché, celle-ci supposant donc un Etat idéalement centré sur ses fonctions régaliennes (maintien de la paix, de l'ordre public et de la sécurité des territoires, conditions minimales pour garantir aux citoyens l'exercice de leurs libertés).

Le **capitalisme** (du terme **capital** désignant toute richesse non consommée, obtenue par épargne ou emprunt, qui est mobilisée pour la production de nouvelles richesses ou l'obtention d'un revenu) est un **système économique** fondé sur la déclaration de principe suivante : la propriété privée est un droit naturel et la recherche de l'intérêt individuel mène à l'intérêt collectif. Cette organisation de la société distingue donc d'une part, les propriétaires du **capital**, rémunérés par le **profit** et d'autre part, les travailleurs, vivant de leur force de **travail**, rémunérés par un **salaire**.

Karl Marx¹ décrit ainsi un **processus de production** organisé de manière à ce que les capitalistes investissent de l'argent (A) afin d'acquérir des moyens de productions (M) et une force de travail (T) pour produire des marchandises (M') qu'ils vont vendre pour une somme d'argent (A'), avec A' supérieur à A ; la différence entre A et A' constituant le profit. Par conséquent, l'une des caractéristiques de ce système est de fonctionner sur la base de la **recherche du profit** par les capitalistes. Selon Marx, ce profit provient du fait que les capitalistes exploitent les travailleurs en ne leur payant pas la totalité de la valeur qu'ils produisent par leur travail, richesse qu'ils s'accaparent en leur qualité de propriétaires des moyens de production. Cette organisation justifie par ailleurs le principe d'**accumulation du capital** par les capitalistes, qui, au cours du $XX^{\text{ème}}$ siècle, alors que la structure de l'entreprise se complexifie, prendra le pas sur celui du **profit**.

L'assimilation voire la confusion courante de ces deux termes tient au fait qu'ils sont intimement liés l'un à l'autre, le capitalisme puisant sa légitimation idéologique dans le libéralisme.

¹ Karl Heinrich Marx est un philosophe et un économiste allemand du $XIX^{\text{ème}}$ siècle.

Historiquement, l'émergence du libéralisme comme doctrine économique et l'avènement du capitalisme se font presque simultanément au début du XIX^{ème} siècle, dans un contexte de Révolution Industrielle.

La première moitié du siècle voit ensuite l'approfondissement et la diffusion des idées libérales parallèlement à l'essor du capitalisme. A quelques exceptions près, les grandes puissances européennes comprennent ainsi rapidement l'intérêt du **libre-échange** (notamment en Angleterre) et surtout de l'**internationalisation des échanges** (avec l'étalon-or, institué en monnaie internationale) permettant de fournir à la fois des débouchés à l'industrie et d'accéder à des matières premières absentes du sol national. Cette évidence encouragea par ailleurs de nouvelles vagues de colonisation qui jetteront les bases de l'**impérialisme** moderne.

La seconde moitié du siècle est marquée par la première crise et du système, et de l'idéologie. Crise sociale d'abord. L'exode rural combiné à l'explosion démographique a créé dans les banlieues ouvrières une concentration humaine sans précédent. La misère qui y règne et le chômage de masse, provoqué par l'arrivée des machines, ont contribué à l'éveil d'une conscience de classe au sein du prolétariat. Relayé par les travaux de Karl Marx dont le premier livre du Capital, publié en 1864, celui-ci effraye les classes dirigeantes. Le mouvement ouvrier se développe, la **question sociale** apparaît. Crise économique et politique ensuite. L'Europe connaît à partir de 1873 et jusqu'à la fin du siècle, un grave ralentissement de son économie (**Longue Dépression**) ainsi qu'une exacerbation des **nationalismes**. Dans ce contexte particulier sont posés les premiers jalons de l'Etat-providence (notamment en Allemagne).

Au début du XX^{ème} siècle, les deux **guerres mondiales**, à la suite desquelles une planification de l'économie par l'Etat se révèle aussi inévitable que lucrative pour les capitalistes. De même, la crise économique de l'entre-deux-guerres, met à mal l'idéologie des libéraux et entraîne une redéfinition plus fondamentale du rôle et des contours de l'Etat dans le sens d'une intervention croissante, sans que le capitalisme puisse réellement s'y opposer. La fin des années 1940 voit ainsi, en Europe, l'éclosion de l'**Etat-providence**, autrement dit, de l'Etat dans ses attributions de protection sociale : mise en place d'une sécurité sociale, nationalisations massives, etc. Celui-ci apparaît d'une part, comme la condition nécessaire de la **croissance**, tenue pour le seul moteur possible du progrès depuis la Révolution Industrielle; d'autre part, comme le meilleur rempart contre le communisme et le fascisme, qui s'étaient nourris du terreau de misère sociale des années 1920 et 1930.

La pensée libérale n'en demeure pas moins vivace. D'une manière générale, la fin de la seconde Guerre mondiale et l'après-guerre correspondent à une période d'intense réflexion visant à organiser un monde futur de paix et de prospérité. Sur la scène internationale, les accords de Bretton Woods² (1944) et la création du GATT³ (1947), visant respectivement à instaurer un **nouvel ordre monétaire et commercial**, définissent les bases de ce monde nouveau, économiquement globalisé (processus de «**mondialisation**») et indubitablement placé sous l'hégémonie états-unienne.

Insufflée depuis l'outre-Atlantique donc par une Amérique qui a manœuvré cette période de l'histoire – la plus sombre qu'ait jamais connue l'humanité – avec une habileté proche de la

2 Création du Fond Monétaire International (FMI) et de la Banque Mondiale.

3 Devenu l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) en 1995.

perfection⁴, une ère de croissance inégalée jusqu'alors, appelée en France les «**Trente Glorieuses**», s'ouvre pour les pays convertis à l'économie de marché. Celle-ci les amène progressivement, sur le modèle américain, à la **société de consommation**. Cette période est caractérisée par l'augmentation considérable du niveau de vie et du confort matériel dans tous les pays du Nord.

La fin des années 1960 marque les prémices d'une nouvelle crise que révèle le **choc pétrolier de 1973**. L'incapacité de l'Etat à répondre à la montée brutale du chômage dans les années 1970 permet aux économistes libéraux de retrouver leur audience passée. Un courant radical, que l'on nomme aujourd'hui «**néolibéralisme**» émerge un peu partout. L'école de Chicago, Milton Friedman en chef de file, en est sans doute la plus représentative et la plus influente.

Ce théoricien américain [Milton Friedman] est l'instigateur de la nouvelle violence capitaliste. Son postulat de départ est celui-ci : «Le libre marché est un système scientifique parfait dans lequel des particuliers agissant dans leur propre intérêt créent, pour tous, le plus d'avantages possibles.⁵» Selon lui, l'Etat a pour unique fonction de «protéger notre liberté contre ses ennemis extérieurs et contre nos concitoyens eux-mêmes. Il fait régner la loi et l'ordre, il fait respecter les contrats privés, et il favorise la concurrence». C'est tout. Il ne s'occupe surtout pas d'économie. Et doit encourager le laisser-faire et le libre-échange.

Selon Friedman, la prise de pouvoir (par le biais d'élections démocratiques ou par un coup d'Etat) a pour principal objectif d'imposer immédiatement des changements économiques radicaux. Quel qu'en soit le coût social : «Un nouveau gouvernement – affirme-t-il – jouit d'une période de grâce de six à neuf mois au cours de laquelle il peut opérer des changements fondamentaux. S'il n'en profite pas pour agir avec détermination, une telle occasion ne se représentera plus.»

Pendant cette courte période, les nouvelles autorités doivent mettre en place leur nouvelle conception économique, en ayant recours, s'il le faut, à une «thérapie de choc⁶». En même temps, elles doivent développer une véritable campagne de propagande, relayée par les médias dominants alliés, en matraquant sans cesse que toute difficulté économique – par exemple, un nombre de sans-emploi en hausse – vient du fait que «le marché n'est pas assez libre».

Ignacio RAMONET,
Le Krach parfait. Crise du siècle et refondation de l'avenir,
Galilée, 2009.

Le Chili de Pinochet sera le laboratoire des thèses de Friedman. Conseillé par bon nombre de ses anciens étudiants (appelés les **Chicago Boys**), le dictateur entreprend d'autorité, dès son putsch militaire, une réforme complète de l'économie du pays : «privatisation de centaines d'entreprises du secteur public, adoption du libre-échange et suppression des barrières douanières, libéralisation des prix de milliers de produits, réduction du budget de

4 Les Etats-Unis sortent de la deuxième guerre mondiale confortés dans leur position d'économie la plus puissante au monde, avec une industrie en croissance rapide et ayant accumulé de nombreux capitaux. N'ayant pas été touchés par les ravages de la guerre, ils se sont enrichis en vendant des armes aux autres Alliés et en leur prêtant des fonds. La production industrielle de 1945 a doublé par rapport à ce qu'elle était juste avant la guerre. En comparaison, l'Europe et l'Extrême-Orient sont ruinés militairement et économiquement. Ce déséquilibre va conditionner l'ensemble des accords économiques d'après-guerre.

5 Toutes les citations de Milton Friedman sont tirées de *Capitalisme et liberté*; Robert Laffont, 2006.

6 Lire : Naomi Klein, *La Stratégie du choc. La montée du capitalisme du désastre*, Actes Sud, 2008.

l'Etat et licenciement de milliers de fonctionnaires, autorisation accordée aux investisseurs étrangers de rapatrier la totalité de leurs profits, abrogation des lois de protection des salariés, introduction de la «flexibilité» dans l'emploi, privatisation du système de santé et du système de retraite, etc.⁷ Le bilan social sera catastrophique.

Tout au long des années 1980 cependant, la pensée néolibérale séduit et s'impose : les principales firmes multinationales, les banques de Wall Street, la Réserve fédérale des Etats-Unis et les organismes financiers internationaux, élaborent de concert «une doctrine faite de compétitivité, de discipline budgétaire, de réforme fiscale, de réduction des dépenses publiques, de libéralisation des échanges commerciaux et des marchés financiers, ainsi que de privatisations massives du secteur public»⁸ qui est présentée au monde comme la solution universelle à tous les problèmes économiques. La **chute du mur de Berlin** en 1989 et l'implosion de l'Union soviétique (qui constituaient le principal obstacle politique à l'expansion du néolibéralisme) apparaissent, aux yeux des néolibéraux, comme la consécration de l'économie de marché. Certains d'entre eux iront jusqu'à affirmer que le monde a ainsi atteint la «fin de l'histoire».

L'on assiste donc durant les trois dernières décennies du XX^{ème} siècle à une **libéralisation accélérée du capitalisme** qui se traduit par une ouverture généralisée des frontières et permet en plus de la libre circulation des marchandises, la libre circulation des capitaux.

Conséquences? Destruction du collectif et appropriation par le marché et le privé des sphères publique et sociale. Ce qui provoque une concurrence généralisée : le marché contre l'Etat, le secteur privé contre le secteur public, l'individu contre la collectivité, l'égoïsme contre la solidarité. [...]

Une fois les marchés ouverts, au nom du libre-échange, les grandes firmes globales vont fabriquer, sous-traiter et vendre dans le monde entier. Pour maximiser leurs profits, elles produiront là où la main-d'œuvre est la moins chère, et vendront là où le niveau de vie est le plus élevé.

Ce capitalisme néolibéral constitue une immense **rupture économique, politique et culturelle**. Il soumet les entreprises et les citoyens à un diktat unique : s'adapter. Abdiquer toute volonté, afin de mieux se plier aux injonctions anonymes des marchés financiers. Il condamne par avance – au nom du réalisme – toute velléité de résistance ou de dissidence. Et frappe d'opprobre tout sursaut protectionniste, toute recherche d'alternative, toute tentative de régulation démocratique, toute critique des marchés omnipotents.

Il érige la compétitivité en unique force motrice : «Qu'on soit un individu, une entreprise ou un pays – déclara au Forum économique de Davos, un ancien patron de Nestlé – l'important pour survivre dans ce monde, c'est d'être plus compétitif que son voisin.»

Ignacio RAMONET,
Le Krach parfait. Crise du siècle et refondation de l'avenir, Galilée, 2009.

⁷ IGNACIO RAMONET, *Le Krach parfait. Crise du siècle et refondation de l'avenir*, Galilée, 2009.

⁸ Idem.

Démocratie

Le terme démocratie s'oppose historiquement aux systèmes monarchiques ou oligarchiques où le pouvoir est détenu et transmis au sein d'un petit groupe. Dans son sens originel (dans la cité-État d'Athènes du V^{ème} siècle av. J.-C.), la démocratie (du grec ancien *dēmokratía*, «souveraineté du peuple», de *dēmos*, «peuple» et *kratos*, «pouvoir», «souveraineté») est le gouvernement de tous (limités aux citoyens).

On résume souvent ce corpus à la formule d'Abraham LINCOLN : «le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple», qui a été introduite dans la constitution de 1958 de la Cinquième République française. La caractérisation, par les articles ou prépositions «du», «par» et «pour», de la relation entre peuple et pouvoir qu'exprime le mot démocratie, n'est pas sans possibilité d'interprétations différentes, de l'idée et des principes qu'il contient, ni de leur mise en œuvre concrète. En ce qui concerne les régimes politiques qui en portent le nom, ou l'ont porté, ils se révèlent avoir été ou être très divers. Ainsi, aujourd'hui encore, il n'existe pas de définition communément admise de ce qu'est ou doit être la démocratie. Dans son livre, *De l'esprit des lois*, MONTESQUIEU définit la démocratie suivant la séparation des pouvoirs caractérisant les démocraties contemporaines.

La démocratie est devenue un système politique (et non plus un simple régime) dans lequel la souveraineté est attribuée au peuple qui l'exerce de façon :

directe : régime dans lequel le peuple adopte lui-même les lois et décisions importantes et choisit lui-même les agents d'exécution, la **démocratie directe**;

indirecte : régime dans lequel le rôle du peuple se borne à élire des représentants, la **démocratie représentative**;

semi-directe : variété de la démocratie indirecte dans laquelle le peuple est cependant appelé à statuer lui-même sur certaines lois, par les référendums, veto ou initiatives populaires.

Par extension, le terme «démocratie» qualifie souvent tout pays qui est reconnu comme appliquant des **principes démocratiques** dans son fonctionnement.

fr.wikipedia.org

Il apparaît donc que la démocratie est avant tout question de procédures, elle est une organisation de société définie par des «principes». Concrètement, ces principes sont inscrits dans la Constitution, fondement légal des modalités de sa mise en application et de son fonctionnement.

Qu'en est-il de ces fondamentaux?

Quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes d'une démocratie?

Quels sont les droits de l'Homme qui devraient être garantis par la démocratie?

Ses droits politiques, économiques, sociaux?

Ces droits existent-ils?

En théorie voire en pratique?

Dans quelles mesures? Quand et comment ont-ils été acquis?

Par ailleurs, depuis le XIX^{ème} siècle et plus particulièrement depuis la moitié du XX^{ème} siècle, l'assimilation de l'idéologie du progrès à celle de la croissance économique, a progressivement défini une société moderne dans laquelle la pensée libérale est acceptée, et le capitalisme considéré comme le complément fonctionnel de la démocratie. Cette société «de marché», entièrement gouvernée par l'intérêt matériel et la concurrence, est aujourd'hui appelée «démocratie libérale de marché».

*Qu'en est-il des rapports entre démocratie et économie?
Quel(s) type(s) de relation(s) logique(s) existe-il entre libéralisme et démocratie,
entre capitalisme et démocratie?
Que recouvrent les concepts de «démocratie politique», de «démocratie économique»,
de «démocratie sociale» («sociale démocratie») et de «démocratie globale»?*

Ce modèle démocratique libéral, fondé sur la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (versant politique), et sur la théorie du marché libre (versant économique), autojustifié, dans la sphère politique comme dans la sphère économique par la logique «progressiste» de la croissance, tend aujourd'hui à s'imposer au monde comme le modèle de société par excellence voire à être imposé au monde comme le seul modèle de société possible.

*Qu'en est-il des limites et des dangers de nos démocraties?
Constituent-elles un rempart efficace contre les totalitarismes?
Justifient-elles un droit voire un devoir d'ingérence dans le fonctionnement
de régimes dits non-démocratiques?
Aujourd'hui, quels sont les pays considérés comme des démocraties,
quels sont ceux qui ne le sont pas?
Quels sont les critères de cette typologie? Qui les établit?
Peut-il exister dans des régimes dits non-démocratiques,
des droits inexistantes dans des régimes démocratiques?*

Point de vue du commentateur

DÉMOCRATIES SUR MESURE

Par Ignacio Ramonet
Mars 2006

Souvent présentée comme le meilleur des systèmes politiques, la démocratie a longtemps été une forme de gouvernement rare. Parce qu'aucun régime ne répond totalement à l'idéal démocratique qui supposerait une honnêteté totale des puissants à l'égard des faibles et une condamnation vraiment radicale de tout abus de pouvoir. Et parce qu'il faut respecter cinq critères indispensables : élections libres; opposition organisée et libre; droit réel à l'alternance politique; système judiciaire indépendant; et existence de médias libres. Même ainsi, certains Etats démocratiques, comme la France ou le Royaume-Uni, dénièrent longtemps aux femmes le droit de vote, et étaient par ailleurs des puissances coloniales bafouant les droits des colonisés.

En dépit de tels défauts, cette méthode de gouvernement a eu tendance à s'universaliser. Sous la forte impulsion, d'abord, du président des Etats-Unis Woodrow Wilson (1856-1924). Mais surtout après la fin de la guerre froide et la disparition de l'Union soviétique. On annonça alors la «fin de l'histoire» au prétexte que rien ne s'opposait à ce que tous les Etats du monde atteignent un jour les deux objectifs du «bonheur suprême» : économie de marché et démocratie représentative. Objectifs devenus dogmes intouchables.

Au nom de ces dogmes, M. George W. Bush a estimé légitime, en Irak, de recourir à la force. Et, dans des prisons secrètes établies à l'étranger, d'autoriser ses forces armées à pratiquer la torture. Ou de soumettre à des traitements inhumains, dans le bagne de Guantánamo, des prisonniers en dehors de tout cadre légal, comme vient de le dénoncer un rapport de la Commission des droits de l'homme de l'ONU, ainsi qu'une résolution du Parlement européen.

Malgré de si graves infractions, les Etats-Unis n'hésitent pas à s'ériger en instance planétaire d'homologation démocratique. Washington a pris l'habitude d'avilir ses adversaires en les qualifiant systématiquement de «non démocratiques», voire d'«Etats voyous» ou de «bastions de la tyrannie». Seule condition pour échapper à cette marque d'infamie : organiser des «élections libres».

Mais même alors, tout dépend des résultats. Comme le montre le cas du Venezuela, où, depuis 1998, M. Hugo Chávez a été élu à plusieurs reprises dans des conditions garanties par des observateurs internationaux. Rien n'y fait. Washington continue d'accuser M. Chávez d'être un «danger pour la démocratie»; et est allé jusqu'à fomenter un coup d'Etat en avril 2002 contre le président vénézuélien, lequel de nouveau se soumet au verdict des urnes en décembre prochain...

Trois autres exemples – en Iran, en Palestine et en Haïti – montrent qu'il ne suffit plus d'être élu démocratiquement. Pour l'Iran, chacun trouvait les élections de juin 2005 formidables : participation massive, pluralité et diversité des candidats (dans le cadre de l'islamisme officiel), et surtout brillante campagne de M. Ali Akbar Hachémi Rafsandjani, favori des Occidentaux et donné vainqueur. Nul n'évoquait alors le «péril nucléaire». Tout a brutalement changé après

la victoire de M. Mahmoud Ahmadinejad (dont, par ailleurs, les déclarations sur Israël sont inacceptables). Et l'on assiste maintenant à une diabolisation de l'Iran.

Bien que Téhéran soit signataire du traité de non-prolifération nucléaire et nie vouloir la bombe, le ministre français des Affaires étrangères ne vient-il pas d'accuser l'Iran de conduire un «programme nucléaire militaire clandestin»? Et, oubliant déjà les récentes élections, Mme Condoleezza Rice, secrétaire d'Etat américaine, ne réclame-t-elle pas 75 millions de dollars au Congrès pour financer en Iran la «promotion de la démocratie»?

Même situation, ou presque, pour la Palestine où les Etats-Unis ainsi que l'Union européenne, après avoir exigé la tenue d'élections «vraiment démocratiques» surveillées par une myriade d'observateurs étrangers, refusent maintenant le résultat, au prétexte que le vainqueur, le mouvement islamo-nationaliste Hamas (auteur d'attentats odieux contre des civils israéliens) ne plaît pas.

Enfin, pour Haïti, on a pu voir, à l'occasion de l'élection présidentielle du 7 février dernier, comment, dans un premier temps, tout était fait pour empêcher la victoire de M. René Préval – finalement élu –, dont la «communauté internationale» ne voulait à aucun prix, en raison de ses liens avec l'ancien président Jean-Bertrand Aristide.

«La démocratie, disait Winston Churchill, est le pire des régimes, à l'exception de tous les autres.» Ce qui gêne aujourd'hui, c'est de ne pouvoir déterminer le résultat d'une consultation électorale à l'avance. Quand certains aimeraient pouvoir établir des démocraties sur mesure. A résultat garanti.

Le Monde diplomatique, mars 2006.

Point de vue du poète

IL ÉTAIT UNE FOIS LA DÉMOCRATIE

Par Julos Beaucarne

Septembre 2003

Il était une fois la démocratie, on la voulait partout dans tous les pays, la démocratie était une très belle femme, mais on l'a voilée, violée, martyrisée, défigurée, on l'a retrouvée sous les décombres des villes bombardées en Irak, elle fut excisée en Afrique, mise à nu et torturée près des puits de pétrole de l'Algérie, elle a été enterrée jusqu'au cou et lapidée au Nigéria.

La démocratie était notre mère et on l'a jetée dans la boue au Chili, elle a été étouffée sous des coussins dans un avion à l'arrêt sur le tarmac de Zaventem en Belgique.

Et ceux qui ont tué la démocratie marchent la tête haute sur les boulevards des villes, ils ont cassé leur rétroviseur, ils ont la maladie d'Alzheimer quand on leur demande des comptes, la démocratie a été écrasée sous les bulldozers en Palestine. Et le grand ogre mondial et universel Bush veut que la démocratie crève et il lève des armées et il fait pousser des fusils, des missiles et il envoie des missi dominici au nom de Dieu au nom du père et du fisc et du saint bénéfice : toute arme, aussi perfectionnée soit-elle, est pourtant anachronique.

Le bon sens et l'amour sont devenus le partage des brutes. Des sous-marins atomiques transportent dans leur ventre des bombes qui pourraient détruire 16 fois Hiroshima et la mer, notre mer polluée par des nappes de pétrole. Mr Bush fait la guerre pour instaurer la démocratie, il tue pour apprendre à vivre, c'est une ancienne nouvelle méthode d'éducation.

La démocratie est encore au berceau, elle est entre nos mains, dans nos gestes quotidiens, dans nos pensées quotidiennes qui sont comme des missiles sol air qui jaillissent de nous avec force comme si nous étions chacun, chacune, de puissants geysers pourvu que nos pensées soient des missiles d'amour pour tous les habitants de toute la planète enfants femmes et hommes animaux et arbres et roches et étendues d'eau et nappes phréatiques, nous sommes responsables de nos pensées et l'avenir de la planète est entre nos mains.

Point de vue de l'enseignant

DÉMOCRATIE POLITIQUE, DÉMOCRATIE ÉCONOMIQUE, DÉMOCRATIE GLOBALE

Par Michel Lasserre
Décembre 2001

S'il est un mot qui fait l'unanimité dans les discours politiques, c'est bien celui de démocratie. Qui ne se revendique pas de la démocratie? Certainement pas le libéral qui, en son nom, défend la liberté totale du commerce, de l'entreprise, et du profit; ni même l'étatiste qui propose de le contrôler, voire de l'interdire, toujours au nom de cette même démocratie. On peut constater que ce mot est employé à beaucoup de sauces, et qu'en son nom on défend parfois beaucoup de choses et leurs contraires.

Qu'appelle-t-on démocratie?

La démocratie n'est pas une découverte récente puisqu'elle remonte à la Grèce Antique; le système socioéconomique capitaliste moderne est fondé sur des bases différentes de celles de l'antique système esclavagiste grec, et la démocratie n'est donc pas un système socioéconomique; elle n'est pas non plus pour une raison similaire un système politique. Même si elle est souvent associée à la république elle ne s'y substitue pas, car si elle en est un complément fréquent il a déjà existé des républiques qui n'avaient rien de démocratiques. Si la démocratie n'est pas un système politique ni un système socioéconomique, elle ne se réduit pas non plus à une simple idée ni à une valeur morale; en fait, si on observe l'histoire des sociétés, il apparaît que la démocratie est un ensemble de «pratiques sociales», basé sur des valeurs d'égalité, de liberté, et de justice, qui s'enrichit avec le temps et le développement de certaines sociétés humaines. Les pratiques démocratiques actuelles sont principalement le résultat d'un processus qui a démarré au dix-huitième siècle, en Europe avec le remplacement de la Monarchie par la République française, et en Amérique du Nord par l'instauration de la République des États-Unis. Ce retour à la république, principe de gouvernement connu depuis l'Antiquité, est fondé sur les mêmes valeurs que la démocratie. Les pratiques démocratiques les plus connues que la république a apportées dans le domaine politique sont : le suffrage universel, la liberté d'opinion et de réunion, l'indépendance de la presse, l'indépendance de la justice.

L'histoire montre aussi que toutes ces pratiques, tous ces droits qui peuvent aujourd'hui apparaître élémentaires pour certains, ne se sont pas le plus souvent acquis par la simple bonne volonté des législateurs. Ils sont le fruit de luttes politiques ou sociales qui ont marqué l'histoire des nations modernes; il en est par exemple ainsi en France du droit de vote qui fut d'abord censitaire, il ne devint suffrage universel que suite à la révolution de février 1848, mais ne fut accordé aux femmes qu'en 1944. On constate aussi que l'acquisition de pratiques démocratiques n'est jamais définitivement établie, la liberté d'opinion ou de la presse fut maintes fois remise en question durant les deux derniers siècles; la liberté d'émettre (radios libres) ne date en France que de 1981, et nécessite toujours une autorisation préalable; on a vu très récemment le gouvernement des États-Unis demander aux journalistes de s'autocensurer en ne passant pas les cassettes de leur ennemi du moment. La démocratie est donc un phénomène perfectible mais

pouvant parfaitement régresser, même si on constate depuis deux siècles une lente évolution en dent de scie vers toujours plus de démocratie politique.

Aujourd'hui beaucoup pensent que les pratiques actuelles de la démocratie politique ne sont pas parfaites, ce qui est normal puisque c'est un ensemble de pratiques qui ne peuvent qu'évoluer de concert avec l'évolution de la société. Certains réclament plus de démocratie par exemple grâce à une modification du scrutin, ou grâce à un aménagement de la gestion locale assurant une plus grande participation de chaque citoyen, ou grâce à une utilisation plus fréquente du référendum. Bien sûr on peut améliorer beaucoup de détails et ces aménagements mériteraient certainement d'être mieux étudiés, quoi qu'il en soit rares sont aujourd'hui ceux qui estiment qu'il faut radicalement changer notre système politique, il est certes perfectible mais ses grands principes paraissent acquis. Pourtant si chacun a les mêmes droits politiques, les inégalités sociales sont bien présentes et toujours croissantes; il n'y a rien d'étonnant à cela puisqu'elles ne relèvent pas du domaine de l'égalité politique, mais du domaine de l'égalité économique.

La démocratie économique

Les pratiques démocratiques ne se limitent pas au seul domaine de la politique, l'humain est un animal social qui s'associe naturellement avec ses congénères pour pratiquer de nombreuses activités, on trouve ainsi des pratiques démocratiques très développées dans le domaine associatif; les responsables de nombreuses associations à buts très divers sont en effet élus de manière tout à fait démocratique, et ces associations fonctionnent selon des règles généralement conformes aux valeurs de la démocratie. Si les pratiques démocratiques se sont ainsi imposées à l'humain dans la plupart de ses champs d'activités sociales, qu'en est-il dans le domaine qui concerne la production de biens et de services, leur distribution et leur consommation, c'est à dire l'économie?

Dans nos sociétés modernes l'autarcie n'existe plus, et la division du travail a entraîné une socialisation totale des pratiques économiques. La production d'un bien ou d'un service met en jeu tout un ensemble d'acteurs qui œuvrent de concert pour que le système fonctionne. Pour pouvoir produire et distribuer sa production, toute entreprise utilise les services d'autres entreprises et, la plupart du temps, le moindre bien consommé a nécessité directement et indirectement l'intervention de dizaines voire de centaines de personnes dans sa production. Dans ce sens, les pratiques économiques sont les pratiques humaines les plus socialisées qui soient, et chacun d'entre nous est un acteur économique. Vu l'évolution vers toujours plus de démocratie que nous avons pu observer dans le domaine politique et associatif, nous pourrions nous attendre à ce que cette même démocratie soit aussi d'usage courant dans le domaine économique, et que les valeurs d'égalité de liberté et de justice soient à la base des pratiques économiques modernes.

L'antagonisme entre le droit de propriété de l'entreprise et la démocratie

Bien sûr, nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle et, dans nos démocraties modernes, la liberté d'expression dans l'entreprise, ainsi que les droits d'association et de grève, sont en théorie acquis. Les comités d'entreprise ont été institués en France en 1945, ils interviennent dans le domaine de l'organisation du travail, de l'hygiène, de la cantine, des colonies de vacances; on observera que si on leur accorde un certain pouvoir, celui-ci est très mineur et, en dehors de quelques domaines ne concernant pas directement le fonctionnement essentiel de l'entreprise, il se réduit généralement à un rôle simplement consultatif. Le pouvoir de décision appartient de

fait au seul conseil d'administration de l'entreprise et à ses représentants; le chef d'entreprise, qui malgré un intéressement habituel aux bénéficiaires n'est le plus souvent lui-même qu'un employé au service des actionnaires, décide de tout ce qui se rapporte à la production et aux conditions dans lesquelles elle s'effectue, et le travailleur n'a aucun pouvoir réel en ce domaine. Le chef d'entreprise a le pouvoir d'imposer au salarié la conduite la plus apte à servir les intérêts de l'entreprise, le contrat de travail n'est pas un contrat égalitaire, même si «librement» signé, c'est un contrat de subordination de l'employé vis à vis de l'entreprise. S'il existe un semblant de démocratie dans l'entreprise comme vu au début de ce paragraphe, ce n'est donc qu'une caricature de démocratie, un balbutiement. Ce sont les actionnaires/propriétaires qui ont le seul pouvoir; s'ils ont choisi le chef d'entreprise, c'est pour qu'il agisse dans le sens de leurs intérêts particuliers; c'est dans le sens de leur seul profit que le chef d'entreprise décide des méthodes de productions, qu'il fixe le niveau de productivité du salarié, qu'il décide des horaires et des postes de travail, bref qu'il organise toute l'activité de l'entreprise et de ses salariés. La gestion de l'entreprise capitaliste n'a donc absolument rien à voir avec une gestion démocratique qui donnerait le pouvoir aux participants réels à l'entreprise, c'est-à-dire à ceux qui la font fonctionner par leur travail, elle fonctionne selon d'archaïques principes hiérarchiques fondés sur des rapports de soumission et de domination. Quand l'entreprise va mal, ou simplement quand les actionnaires veulent dégager plus de profit, ce sont les salariés de l'entreprise qu'on licencie, jamais les actionnaires, l'entreprise est gérée dans le seul intérêt des propriétaires et il n'est nullement tenu compte de l'intérêt du salarié dans cette gestion. Le rôle premier de l'entreprise capitaliste n'est pas de produire des richesses pour améliorer le bien-être de tous, mais de produire avant tout du profit pour ses propriétaires; si l'entreprise est au service de l'homme, la notion d'homme se réduit ici essentiellement à la notion de propriétaire.

Cette approche, en terme de démocratie dans l'entreprise capitaliste, montre qu'en fait il existe une contradiction d'intérêt entre les actionnaires et les salariés, la gestion de l'entreprise par ses propriétaires se fait dans le sens de l'intérêt de ceux-ci, et bloque toute évolution vers une extension des pratiques démocratiques dans l'entreprise. Ce constat est le révélateur de l'existence d'un antagonisme entre la démocratie économique et le droit de propriété de l'entreprise. Si lors des grandes révolutions françaises et américaines le droit de propriété de l'entreprise apparaissait comme un garant de la liberté et de la démocratie, la réalité d'aujourd'hui, telle qu'on l'observe dans le cadre de l'entreprise moderne, nous montre que ce droit de propriété est justement l'élément premier qui empêche l'instauration de pratiques démocratiques dans le cadre de l'entreprise.

L'antagonisme entre le privilège des revenus de l'argent et la démocratie.

Non seulement ce droit de propriété de l'entreprise est cause de l'absence de démocratie dans l'entreprise, mais il est en lui-même une autre source d'inégalités économiques au niveau des revenus. Du point de vue du revenu, l'égalité économique n'implique pas nécessairement l'attribution d'un revenu égal pour tous, par contre elle doit au moins assurer l'égalité des chances et un minimum acceptable pour les plus défavorisés. Mais peut-il y avoir égalité entre le citoyen qui perçoit ses revenus par son seul salaire, ce qui est le cas de l'immense majorité, et le citoyen qui perçoit ses revenus par le profit de son seul argent? On ne peut pas s'enrichir de manière illimitée avec un simple salaire même très élevé, il faut pour cela bénéficier des revenus du capital. Si on naît riche dans une famille ayant déjà accumulé un gros patrimoine, le privilège du droit de propriété des entreprises et celui du prêt à intérêt font que l'on a toutes les chances de s'enrichir encore plus; alors que celui qui naît dans une famille pauvre, ou même moyenne, a toutes les chances de finir salarié sans pouvoir jamais profiter des privilèges de la richesse. La dissociation entre les revenus de l'argent et les revenus du travail est la première source d'inégalités économiques, c'est grâce aux privilèges des revenus de l'argent que les 225

plus grosses fortunes du monde représentent l'équivalent du revenu annuel des 2,5 milliards de plus pauvres. Ces inégalités économiques croissantes révèlent donc un antagonisme entre le privilège des revenus de l'argent et la démocratie économique.

Conséquences de l'absence de démocratie économique sur la démocratie politique

Si la carence de démocratie économique se fait sentir au niveau des inégalités économiques, elle ne se limite pas à ce seul domaine, comment peut-il y avoir égalité politique sans égalité économique? L'argent joue un rôle dans toute élection, une bonne campagne de publicité coûte cher, et si elle ne suffit pas pour garantir l'élection elle y aide forcément. Les lobbies de l'argent sont évidemment très riches, et l'idéologie néolibérale s'est imposée à coups de centaines de millions de dollars⁹. Le bon vieux proverbe qui dit que «le pouvoir c'est l'argent» n'est guère contesté par grand monde; dans un système socioéconomique fondé sur l'argent et son profit, la démocratie ne pèse pas lourd face au pouvoir qu'accorde l'argent aux lobbies financiers. Si les États pouvaient gêner le pouvoir de l'argent, ses lobbies se sont arrangés pour les contourner à l'aide d'organisations supranationales telles l'OMC, le FMI, la Banque Mondiale, et les différents gouvernements n'ont pu qu'accepter bon gré mal gré leurs règles. Les pays pauvres, autrefois souvent anciennes colonies exploitées par la force, sont aujourd'hui asservis de manière beaucoup plus subtiles : le prêt d'argent et la corruption sont beaucoup plus efficace que l'usage de la force. Le remboursement du capital et des intérêts impose à ces pays de se procurer des devises, d'où une nécessaire politique d'exportation et d'ouverture aux investisseurs étrangers. Quand le défaut de paiement menace, le FMI est toujours là pour prêter encore plus, à des taux toujours plus élevés au fur et à mesure que la prime de risque augmente, à condition que ces pays adoptent des «plans d'ajustement structurel» imposant aux gouvernements des mesures favorables au «pouvoir de l'argent» et accentuant d'autant plus les inégalités économiques. Il apparaît alors que non seulement le pouvoir économique est supérieur au pouvoir politique, mais qu'en plus il l'utilise pour se renforcer; non seulement le pouvoir politique ne peut pas agir dans le sens de plus d'égalité économique, mais se trouve forcé par les institutions financières internationales à prendre des mesures aggravant ces inégalités, ce qui prouve qu'il ne peut y avoir de réelle démocratie politique sans réelle démocratie économique.

Comment accéder à la démocratie économique pour aller vers la démocratie globale

On vient de voir que l'élément qui empêchait l'instauration de la démocratie économique était le revenu de l'argent; même si ce revenu a certainement joué un rôle de facteur de développement très positif antérieurement, aussi bien dans le domaine économique que dans celui des institutions, l'évolution générale fait que de nos jours il est devenu le principal obstacle vers plus de démocratie. Aujourd'hui, pour pouvoir avancer vers une démocratie de plus en plus globale, le problème majeur de notre société moderne n'est plus celui de la démocratie politique mais celui de la démocratie économique, et le privilège du revenu de l'argent en est le point de blocage.

Le revenu de l'argent se concrétise essentiellement dans deux catégories : dans le droit au prêt à intérêt privé, et dans l'actionnariat c'est-à-dire dans le droit de propriété privé des entreprises. Évidemment, on comprend bien que l'idée de toucher à ces deux droits puisse déranger les privilégiés qui en bénéficient, pourtant, de nos jours, l'avancée de la démocratie passe par l'abolition de ces deux privilèges.

L'entreprise moderne a-t-elle vraiment besoin de propriétaires? Que lui apportent ses actionnaires, sinon parfois de l'argent? En dehors de cet argent, en quoi lui sont-ils utiles? Que

⁹ Cf. «Comment la pensée devint unique», Susan Georges, dans *Le Monde diplomatique*, août 1996.

l'entreprise soit soumise à quelques règles d'intérêt général démocratiquement déterminées est certes une contrainte, mais la principale contrainte de l'entreprise n'est-elle pas aujourd'hui celle de la volonté de profit de ses actionnaires? Ils apportent certes de l'argent à l'entreprise mais lui en coûtent bien plus qu'ils ne lui en apportent, elle fonctionne le plus souvent sans eux et s'en débarrasser ne présenterait que des avantages pour l'entreprise et ses salariés. Le chef d'entreprise serait alors au seul service de celle-ci et non plus à celui des actionnaires; le conseil d'administration, pouvant enfin être démocratiquement nommé, ne dirigerait plus l'entreprise dans le sens du profit maximum, mais dans celui des intérêts de celle-ci et de ses travailleurs; le financement de l'entreprise pourrait bien sûr être assuré par du crédit public ce qui réglerait aussi le problème du privilège du prêt à intérêt privé, tout en facilitant l'accès au crédit pour les petites entreprises. Ce fonctionnement de l'entreprise ne pourrait présenter que des avantages à beaucoup de points de vue, le problème n'est pas d'ordre pratique, il est d'ordre juridique; mais on aborde ici un autre sujet : celui de l'autogestion, qui même si elle peut être l'expression la plus complète de la démocratie n'est pas ici l'objet de cette réflexion.

<http://www.m-lasserre.com>

Point de vue de l'économiste

EXTRAITS DE LA PRÉFACE DU TEMPS DES CRISES¹⁰

Par Ricardo Petrella
Octobre 2009

Alors que depuis la fin des années '70 la pauvreté absolue (moins de deux dollars par jour) n'a fait qu'augmenter pour avoisiner en 2007 le chiffre de trois milliards d'êtres humains; que un milliard et demi continuent de ne pas avoir d'accès à l'eau potable et donc à la vie; que entre un milliard six cent mille et deux milliards vivent sans électricité et un milliard sept cent mille sans logement digne de ce nom; alors que les dévastations des ressources naturelles de la planète se sont poursuivies selon une logique de destruction dans l'intérêt du «bien-être» des consommateurs solvables; alors que le chômage a continué à grimper pour atteindre en 2007 quasi deux milliards de personnes, les dominants n'ont jamais parlé de «crise économique» entre 1980 et 2006-7. Pour eux, l'économie mondiale était en croissance, le PIB augmentait, la consommation se poursuivait à des rythmes propices aux profits. Le monde était en progrès. Cependant, dès que les politiques financières et économiques qu'ils ont appliquées au cours de ces années ont échoué misérablement touchant la valeur de leurs avoirs financiers, ils ont, alors, crié à la crise mondiale sur tous les toits de la terre. Trois milliards de pauvres ne sont pas un indicateur de crise de économie mondiale. L'est le fait d'avoir «brûlé» par spéculation et avidité vingt-quatre mille milliards de dollars d'avoirs financiers volatiles. La raison de cette mystification est simple : trois milliards de pauvres comptent pour rien pour les groupes sociaux dominants. Ce qui compte c'est la valeur de leurs capitaux financiers. Le capital vaut plus que la vie de milliards d'êtres humains.

(...)

Les destructeurs de la «maison mondiale» – une maison d'ailleurs qu'ils avaient mal conçue et mal structurée – se sont arrogés le pouvoir de reconstruire la maison. Pendant plus de trente ans, ils ont affirmé que l'économie mondiale ne pouvait pas allouer trente milliards de dollars pour permettre à plus de deux milliards de personnes d'accéder à des latrines publiques, mais ils ont trouvé sans difficulté plusieurs milliers de milliards pour remettre debout «leurs maisons», tout en maintenant ruines et dévastations ailleurs dans le monde (je pense, spécialement, au maintien des bidonvilles plurimillionnaires).

¹⁰ *Le Temps des Crises*, Daniel Adam et François Houart, Editions du Cerisier, 2009

S'APPROPRIER LES CLÉS D'ENTRÉE DU SPECTACLE

Lecture de la scène 1

Rappelons que «le texte de théâtre [...] est à la représentation ce que la partition est au concert, un ensemble de potentialités dont certaines seulement seront actualisées. On peut donc dire que la lecture d'un texte de théâtre va de pair avec la création d'un «sous-texte», d'une représentation mentale de la pièce, qui non seulement constitue une interprétation particulière mais aussi permet à cette lecture d'avoir du sens.»¹¹ L'exercice nous paraît ici d'autant plus intéressant qu'il ne rencontre que trop rarement, dans le cadre scolaire, l'occasion d'une confrontation à la (une) représentation sur les planches.

La double énonciation

Le texte théâtral présente une situation d'énonciation particulière que l'on nomme traditionnellement la double énonciation. Si les conventions de la fiction obligent en effet le personnage de théâtre à ne communiquer dans l'univers fictif qu'avec ses partenaires de fiction, les autres personnages, c'est en dernière instance aux spectateurs que ce dernier s'adresse. L'on distingue ainsi deux niveaux de communication : celui de la fable, et celui qui lie, par l'intermédiaire des acteurs, le public à l'auteur (ou au scripteur).

Il est par ailleurs essentiel d'avoir à l'esprit que le processus de création propre au théâtre-action veut d'une part qu'il existe un continuum entre texte et représentation, puisque au travers de la fable les auteurs-acteurs portent leur propre discours, mais également que ce discours soit premier.

Cette caractéristique du texte théâtral n'est pas sans conséquence. Sur la fable d'abord, dont les spectateurs ne disposent jamais que de fragments, livrés au fur et à mesure du déroulement de la pièce, et qu'il leur revient de reconstituer. Aussi ces fragments (scènes) apparaissent-ils comme des moments-clé, définis comme tels par l'auteur. Sur le personnage ensuite, par la voix duquel nous est transmise la fable ainsi que la parole de l'auteur.

¹¹ *Français 3^e / 6^e Référentiel Littérature*, Parcours et Références, Editions De Boeck, 2003.

Qui sont Mimi et Julia?

Julia est une adolescente en révolte. Au bord de la rupture avec un enseignement qu'elle rejette. A la fois éprise de liberté, qu'elle définit de façon ambiguë, et de justice sociale, elle rêve.

Mimi est une ouvrière d'un certain âge. Elle a sans doute rêvé, elle aussi. Puis, choisi la voie de la «sagesse».

Quelles relations entretiennent-elles?

Mimi semble jouer pour Julia le rôle d'une maman ou d'une grand-mère, en tout cas, d'une personne de référence, sans s'en sentir réellement l'autorité, d'où ses questions incessantes, tantôt lancinantes, tantôt goguenardes.

Dans cette scène, Julia est arrogante, agressive et désarçonnante. Elle n'a de cesse que de provoquer Mimi. Elle cultive l'excès et la provocation comme des vertus, mais au fond d'elle-même, elle se sait comme une enfant en attente de limites.

*Ces personnages vous paraissent-ils crédibles?**Quant au fond et à la forme de leurs discours?**Cette scène vous paraît-elle réaliste?**Comment pourrait-on expliquer ces choix?*

A vous de juger. Qu'est-ce qui importe le plus : la crédibilité ou le réalisme? La fiction ou le document? La personne ou le personnage? Qui est le plus apte à porter imbriquées les complexités sociale et personnelle?

Nous convenons qu'il semble peu vraisemblable qu'une ouvrière et qu'une adolescente s'expriment dans le niveau de langue utilisé ici. Outre une préoccupation esthétique assumée, il nous a semblé essentiel de doter nos personnages des mots nécessaires à exprimer les discours que nous leurs attribuions dans toute leur complexité, des mots qui sont autant d'armes mises à la disposition des spectateurs pour penser leur réalité.

Ainsi, Julia n'est pas une adolescente parmi d'autres, elle est la jeunesse dans toutes ses contradictions. Enfin..., notre... vision de la jeunesse, catalysée en un seul personnage. Dans cette scène, Julia oscille entre un discours libéral sans ambages et une défense véhémement des valeurs d'égalité et de solidarité. Elle manque clairement de repère et d'assurance idéologiques. Mimi, elle, représente la classe ouvrière, penchant traditionnellement à gauche.

Toutes deux défendent des conceptions différentes de la liberté. Quelles sont-elles?

Julia associe liberté et avoir, liberté et possession individuelle, liberté et responsabilité personnelle. Et, bien que sans assise critique, elle est catégorique dans ses jugements.

Mimi, sans être indifférente à l'avoir, propose en même temps l'être comme partie constitutive de la liberté. Elle développe ainsi une approche très social-démocrate de la société.

Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...

Scène 1

JULIA .— Je hais l'école, Mimi. Ses profs d'un autre monde, ses règles d'un autre siècle, ses interminables listes de devoirs qui sont autant d'atteintes à ma liberté. Moi, je crie : vive la liberté! Oui, Mimi, la liberté. Je crève d'envie d'aller boire mon coke au Mac Do, de me la couler douce au soleil, de faire la teuf sur des super plages. Liberté totale!

MIMI .— Et pognon jack-pot, hein? Le pognon gardien et videur de la discothèque-monde! Liberté made in USA! C'est pour sûr avec ça que tu seras une fille libre!

JULIA .— D'office. C'est clair. Parce que la démocratie, c'est clairement la liberté.

Mimi .— Sous caution. Réservée à celui qui peut payer.

JULIA .— Peut-être... Et alors? Pourquoi je serais pas de ceux-là? De ceux qui font ce qu'ils veulent quand ils le veulent, où ils le veulent, avec qui ils le veulent? Si ça, c'est pas la démocratie...

MIMI .— Limpide. Le rêve démocratique de tous les adeptes du Lotto. Tu te ferais pas un peu des illusions?

JULIA .— Je préfère sacrifier à l'illusion qu'à la désillusion. Il y a des choses qui ne se discutent pas. Par exemple : j'ai, donc je suis. Avec ça, tu surfes dans le move, Mimi et crois-moi, le move te le rendra. C'est comme ça qu'on devient libre!

MIMI .— Et cadrée. Scotchée. Dans la dépendance qu'ils fabriquent et organisent pour profiter de toi.

Julia .— De qui tu parles?

Mimi .— De ceux qui savent.

Julia .— Savoir, Mimi? Savoir! Un verbe ringard qui t'aurait peut-être évité l'usine il y a trente ans. Mais aujourd'hui : rentabilité zéro!

MIMI .— T'énerve pas. Je voulais simplement m'assurer que tu savais. Que tu mesurais le pouvoir du savoir, quoi...

JULIA .— Savoir, pouvoir... C'est quoi, tout ça? Avoir, Mimi, ça ok. C'est ça qu'on m'a appris à moi, à conjuguer en premier. C'est le verbe roi! Le premier que tu trouves dans les grammaires! Et je m'y suis faite moi! Même modelée. Et là, je devrais m'excuser et la mettre en veilleuse? Sous prétexte que la démocratie, ce ne serait pas ce que je crois? Je l'ai apprise elle aussi, la démocratie, Mimi! Faut pas croire, je suis pas complètement idiote. Et tu sais où? Au cours d'histoire. Dans cette école publique, gratuite et obligatoire, où ce qu'on attend de moi, c'est que j'acquière des compétences. Un mot qui transpire plutôt la rentabilité que le savoir, tu ne trouves pas, Mimi? Et c'est même pas moi qui le dis, c'est les programmes...

MIMI .— Ah, si même les programmes le disent... Voilà qu'après la fin de l'histoire arrive la fin des savoirs! No futur?

JULIA .— Bof generation, yes!

MIMI .— Consommer?

JULIA .— Et consumer. Vive la république des cendres!

MIMI .— Tu me fais flipper, Julia. Dis-moi que tu frimes. Dis-moi que c'est pas vrai que t'acceptes de ne rien savoir?

JULIA .— Rien.

MIMI .— Rien de rien?

JULIA .— Rien. Je veux juste découvrir, puis jeter dans l'instant, puis redécouvrir et rejeter. Tout dans l'instant, à l'infini.

MIMI .— Zapper, zapper, zapper.

JULIA .— Etre emportée et sombrer tout à la fois dans une vitesse effrénée qui ne laisse aucun choix. Vivre quoi, merde.

MIMI .— Vivre. Et ne rien choisir? C'est ça, ta démocratie?

JULIA .— Yes. Et si ça, ce n'est pas la démocratie, je m'en tape. Parce que c'est sans aucun doute le bonheur, la jouissance sans borne, le profit sans frein et l'aventure éternelle.

MIMI .— A la dérive ou ballotée par les courants.

JULIA .— Yes. Et vogue la galère. Choisir? Trop compliqué.

MIMI .— C'est l'horreur de la complexité et de la perplexité réunies, c'est ça?

JULIA .— Yes. J'ai, donc j'ai. Je sais ce que j'ai et je sais que j'en voudrai toujours plus. Le choix est fait et devant mon écran, je me sens la fille la plus libre de la terre.

MIMI .— Accro?

JULIA .— Accro au plaisir, ouais. Et alors?

MIMI .— Alors, rien.

JULIA .— Hé, Mimi! J'ai encore chopé une punition... Vingt lignes pour demain : «Ma liberté s'arrête là où commence celle des autres.» Chierie!

MIMI .— Qu'est-ce que t'as encore piqué ce coup-ci?

JULIA .— Une DS. Une Nintendo! Rouge en plus! Trop classe! A ce putain de Jérôme. Un enfoiré de p'tit bourge. Je vois pas ce que ça change à sa vie! Même que ses parents, tout le monde sait qu'ils peuvent lui en payer treize à la douzaine. Mais bien sûr, c'est pas à lui que les profs demanderaient d'expliquer où sont les limites de sa liberté!

MIMI .— Il se les fixe. Sans doute parce qu'il les connaît. Parce qu'il sait, lui, qu'il faut que sa liberté reste dans les limites de la liberté publique. Autrement dit, tu baisses pas ton froc en rue pour chier dans les parterres publics. Et il t'est interdit de racketter le petit Jérôme. Même si son père est libre d'exploiter ses ouvriers. Pourquoi tu piques la Nin-

tendo de Jérôme? Pourquoi pas celle du magasin?

JULIA .— Pas dingos la Julia, hein! Le patron a une gueule de brute et des paluches comme des gants de boxes. Jérôme au moins, c'est un petit trou de cul.

MIMI .— Il te fait paniquer le boutiquier? Pourquoi vous n'allez pas à vingt lui dire que sa camelote c'est dix, cent, mille fois trop cher et qu'il n'a qu'à baisser ses prix?

JULIA .— A vingt pour une DS? Tu rigoles!

MIMI .— Une Nintendo collective qui passerait de main en main!

JULIA .— Une tournante? T'es pas bien toi! Et quand elle sera cassée la Nintendo, hein? C'est qui qui sera le casseur? Pas moi en tout cas!

MIMI .— Tu sais quoi? T'es comme un bébé, t'as encore le cerveau qui marche à quatre pattes.

JULIA .— Ho, je t'interdis.

MIMI .— Ho, et ma liberté, tu t'en tamponnes?

JULIA .— T'es chiant, Mimi. Jérôme, il est plein de fric et toi, t'es pleine de mots. Et c'est toujours sur ma gueule à moi que ça retombe. C'est vraiment pas juste... Ok, Mimi, j'arrête de jouer au môme. Je voudrais juste bien savoir pourquoi j'ai pas toutes, mais toutes les libertés?

MIMI .— Moi aussi.

JULIA .— Ah bon? Ça t'intéresse de savoir pourquoi j'ai pas toutes les libertés?

MIMI .— Ah non, ça je m'en fous! C'est pourquoi, moi, je ne les ai pas toutes que j'aimerais bien savoir.

JULIA .— Salope! C'est ça, dégage! Tu me pompes l'air! Bon, punition en vingt lignes... Tu parles d'une liberté! Où elle commence la mienne là-dedans? Et en plus faudrait encore que je m'inquiète de là où commence celle

des autres... Ouais! La liberté des démunis s'arrête là où commence celle des nantis. C'est comique, ça! Pourquoi les uns devraient s'arrêter là où d'autres peuvent commencer? Bonne question, Julia! Qui prouve que la maxime ne vaut rien si les deux parties ne sont pas égales. Exemple qui marche : la liberté de l'un à s'exprimer s'arrête là où la liberté de l'autre à ne pas écouter commence. Ça, c'est ok. Mais, ouf toi, c'est là que le prof va aimer : c'est comme si je lui disais «cause toujours, tu m'intéresses» et que je me rendormais aussi sec. Autre exemple qui marche, m'sieur. Normalement, la liberté d'une mère à nourrir ses enfants s'arrête là où commence celle du marchand à s'enrichir. Sauf que : qui c'est qui irait blâmer une mère volant dans un magasin pour nourrir ses enfants? Non, mais je vous le demande!

Là, le prof, il s'étrangle carrément! Ben quoi, m'sieur, voler dans ces conditions, c'est de l'ordre du civique! Et c'est bien la preuve que si on inclut l'argent, ça fausse tout et que l'équation est foutue. Que la liberté des nantis, des Jérôme, quoi, elle s'arrête nulle part, alors que celle des Julia, elle s'arrête partout. Démocratie ou pas. CQFD. En conséquence de quoi, dans l'affaire de Jérôme, je plaide non coupable! Au nom de ma liberté que je revendique! D'accord, m'sieur, il ne faut pas user de violence. Donc, à l'avenir, je prendrai le temps de demander poliment ce que je veux. Et Jérôme, lui, il finira bien par être atteint par l'idée du partage. Il aura intérêt, hein, parce que sinon... Faut savoir ce qu'on veut, à la fin!

APPROFONDIR

D'Arturo Ui à Arturo...

Donner du sens à la pièce : «Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...»

L'argument et l'évolution narrative de la prise de pouvoir progressive d'Arturo n'est pas sans être en référence avec ceux de La résistible ascension d'Arturo Ui de Bertolt BRECHT. Le choix d'appeler notre personnage principal «Arturo» souligne d'ailleurs explicitement cet intertexte. Comme une invitation à se (re)plonger dans le texte du dramaturge allemand : une lecture intertextuelle pour produire du sens politique et de la continuité historique.

A. SE FAMILIARISER AVEC LE THÉÂTRE BRECHTIEN

Bertolt Brecht et le théâtre épique

Poète et dramaturge, Bertolt Brecht commença sa carrière juste après la Première Guerre mondiale comme auteur expressionniste, organisant par exemple *Dans la jungle des villes* autour d'un gigantesque combat de boxe absurde. Il évolue rapidement vers le communisme et applique au théâtre l'analyse marxiste de la société dans ce qu'elle a de fondamentalement dialectique. Il qualifie ses pièces de «théâtre épique», un théâtre de la distanciation qui, comme Diderot jadis, refuse l'identification dramatique à l'acteur, l'illusion hypnotique et la fatalité du naturalisme («les choses sont comme ça...»), pour provoquer au contraire chez le spectateur une attitude critique. Ses pièces, morcelées en tableaux discontinus entrecoupés d'intermèdes et de commentaires chantés ou «songs» (souvent des airs de jazz et des chansons populaires écrits par de grands compositeurs : Hans Eisler, Hindemith, Kurt Weill dont l'Alabama Song fut repris entre autre par The Doors), s'intéressent à un personnage problématique confronté à une situation sociale et historique, sur laquelle le spectateur est invité à réfléchir en termes concrètement politiques : en quoi cet état de choses est-il transformable?

Français 3e/6e Référentiel Littérature, «Parcours et Références»,
Editions De Boeck, 2003.

Au-delà d'une certaine filiation textuelle, la démarche de Brecht et celle de «Que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...» présentent des similitudes, quant à la méthode (la distanciation) et à l'objectif (la réflexion critique).

Exercice 1

Relevez les différents procédés (d'écriture, de mise en scène, de jeu d'acteurs) qui, dans «Que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...» soutiennent le processus de distanciation.

Identifiez la problématique du spectacle (à laquelle le spectateur est invité à réfléchir).

Notons la volonté, au travers d'une réflexion sur la problématique, de donner une dimension argumentative au spectacle, et donc d'attirer l'attention des spectateurs sur la présence (théoriquement supposée) d'une ou de plusieurs thèses sur lesquelles nous reviendrons à l'issue de ce parcours d'approfondissement.

* * *

La résistible ascension d'Arturo Ui

Brecht écrit La résistible ascension d'Arturo Ui en 1941. Contraint à l'exil après que le régime nazi l'ait frappé d'autodafé et déchu de nationalité allemande, il réside alors aux Etats-Unis. En Europe, la puissance hitlérienne est à son apogée.

Résumé de la pièce

La situation économique n'est pas très bonne à Chicago. Voyant ses revenus baisser, le trust du chou-fleur, dirigé par le très aristocratique Clark, décide de tâcher d'obtenir de l'argent par le biais de subventions de la ville. Pour cela, il lui faut obtenir la complicité du vieil Hindsborough, responsable politique respecté que le trust a toujours soutenu. Mais Hindsborough semble incorruptible. Ayant fait main basse sur la société de transport de Sheet, Clark et ses alliés offrent la moitié des actions de la société à Hindsborough, qui finit par accepter. Il reçoit également une maison de campagne.

De son côté, le chef de gang Arturo Ui cherche à s'immiscer dans le trust. Son heure arrive le jour où un de ses associés lui amène Bowl, ancien collaborateur de Sheet congédié par Hindsborough. Bowl apprend à Ui qu'Hindsborough s'est laissé corrompre et a soutenu contre pots de vin l'attribution de subventions au trust par la ville (subventions qui ont en fait été détournées). Arturo Ui se rend chez Hindsborough, lui fait comprendre qu'il est au courant de l'affaire et pourrait tout dévoiler. Il parvient de la sorte à imposer sa présence dans le trust. Son projet est en fait de racketter les marchands de choux-fleurs de Chicago, leur imposant une « protection » lourdement rémunérée contre de soi-disant violences.

L'ascension d'Arturo Ui commence.

La vérité sur l'attitude d'Hindsborough risque d'être dévoilée lors d'une réunion agitée du conseil municipal. Mais les deux témoins gênants possibles (Sheet et Bowl) sont assassinés par les hommes de Ui, lequel assure ainsi son pouvoir sur le trust.

Il prend maintenant des cours de diction et de maintien ; puis, soutenu par Clark, il harangue les marchands de choux-fleurs de Chicago, dans un discours qui conjugue

démagogie et intimidations. Un marchand qui tente de contester les affirmations d'Arturo voit ses entrepôts brûlés. Au terme d'une parodie de procès, dominé par la violence des hommes de Ui, c'est un innocent, drogué par un médecin comparse, qui sera condamné.

Hindsborough est mourant. Gori et Gobbola, lieutenants de Ui, rédigent un faux testament au terme duquel le pouvoir sur Chicago sera confié à Arturo Ui. Mais les ambitions du gangster dépassent maintenant la ville, – il souhaite s'emparer de Cicero, ville dirigée par Ignace Dollfoot, dont la presse est particulièrement sévère à l'égard des méthodes du trust et d'Arturo.

Les tensions sont vives entre les trois lieutenants de Ui : Gori, Gobbola et Roma. Roma sera finalement éliminé pour faciliter la conquête de Cicero. Les gangsters assassinent ensuite Dollfoot, assurant ainsi à Arturo le pouvoir total sur le commerce du chou-fleur dans les deux villes.

Tout est désormais en place pour la conquête d'innombrables autres cités.

Exercice 2

La pièce de Brecht est sous-titrée «Parabole». Formulez une hypothèse sur le sens de ce sous-titre et procédez ensuite à une recherche personnelle afin d'infirmar, de confirmer ou d'affiner celle-ci.

«Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...» pourrait-elle être qualifiée de parabole? Justifiez votre réponse.

Nous encourageons encore les professeurs d'histoire à prolonger le travail au travers d'une étude comparative des contextes politico-socio-économiques de la crise de 1929 et de celle de 2008.

Notons ainsi encore la nécessité d'insister sur cette différence de taille : la pièce de Brecht fut écrite a posteriori, sur des événements passés, dont l'histoire, d'une manière funeste, avait déjà éclairé la lecture ; celle qui nous occupe porte sur des événements en cours dont l'issue reste incertaine et dépend pour beaucoup de la perception qu'on en aura et de l'intérêt qu'on lui consacra...

B. ETUDIER UN PERSONNAGE

Il s'agira ici de dépasser la représentation que les spectateurs ont pu se faire du personnage d'Arturo à l'issue de la représentation et d'en approfondir la lecture

Rappelons que le personnage de théâtre se définit d'une part par son discours et le discours qui est porté sur lui, d'autre part dans ses relations avec les autres personnages.

Il va de soi également, qu'il n'y a pas de personnage théâtral sans son actualisation au moins virtuelle par un acteur. Le personnage est donc celui qui parle mais aussi celui qui agit. En tant qu'actant, il est donc susceptible de figurer dans un schéma actantiel dont il serait le sujet.

Exercice 1 : Qui est Arturo?

Voici une série de répliques énoncées par Arturo dans «Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...». Pour chacune d'elles :

*Identifiez le destinataire (fabuleux).
Rappelez brièvement le contexte (idem).
Explicitez les informations qu'elle fournit sur le personnage d'Arturo.*

1. «D'accord, parfois, quand on apporte de la nourriture à des affamés, il y a des indigestions.»
2. «Le monde est en passe de devenir une gigantesque entreprise et dans ce monde-là, Arturo sera un grand seigneur et distribuera des rêves à chacun.»
3. «Il en restera sur le carreau. Vous voulez que le sang coule? Et c'est moi que vous qualifiez de carnassier?»
4. «La démocratie libérale de marché s'impose comme la fin de l'histoire, c'est inéluctable. Et si au passage, il faut s'aventurer et, comment dire, subvertir quelques droits, ce sera sans hésiter.»
5. «A l'échelle planétaire, il me reste à prendre de la surface.»
6. «Ascension, oui, je préfère, c'est plus en verticalité, voyez-vous. Ça fait décollage, prise d'envol et surtout... survol des opportunités.»
7. «Je n'ai pas peur de la place publique. Clair? Vos hésitations et vos jérémiades, terminé. En rachetant l'usine de Mimi, je vous offre le pouvoir pour des décennies et vous chipotez? Le prix avoisine le zéro : mon économie à votre service et votre démocratie au mien.»
8. «Tu vois Georges, ce qui est chiant avec la démocratie, c'est qu'il faut toujours que tu fasses dans la transparence. Pas pouvoir avoir son coin d'ombre, c'est dégueulasse. C'est du harcèlement.»
9. «Cette ville a besoin de vous autant qu'elle dépend de moi.»
10. «L'isoloir, c'est une cellule d'isolement. Tu n'en feras jamais une fenêtre sur le monde. Moi, je t'invite à plonger tes yeux dans les miens et à me défier.»

Rassemblez maintenant toutes les informations que vous avez collectées et rédigez un court texte de présentation du personnage d'Arturo.

Exercice 2 : Qui est Arturo Ui?

Bertolt Brecht, La résistant ascension d'Arturo Ui,

Scène 15

Après être parvenu à ses fins par des procédés expéditifs, Arturo Ui se livre à l'exercice du discours politique.

La city. L'assemblée des marchands de légumes de Chicago. Ils sont blancs comme linge.

PREMIER MARCHAND :

Massacres! Extorsions! Arbitraire! Pillage!

DEUXIÈME MARCHAND :

Et pire : Acceptation! Soumission! Lâcheté!

TROISIÈME MARCHAND :

Comment, acceptation? Lorsqu'à deux, en janvier, ils sont entrés chez moi, me criant : «Mains en l'air!»

Je les ai regardés des pieds jusqu'à la tête, Et j'ai dit calmement : «Moi, messieurs, je ne cède

Qu'à la violence.» En tout je leur ai fait sentir Clairement qu'avec eux je n'avais rien à faire Et n'approuvais en rien leur manière d'agir. J'étais réfrigérant. Mon regard à lui seul Leur disait : «Bon! Très bien! Voici le tiroir-caisse, Mais simplement par peur du revolver.»

QUATRIÈME MARCHAND :

Très bien!

«Je m'en lave les mains. Complètement!» disais-je à ma femme.

PREMIER MARCHAND, *s'échauffant* :

Et pourquoi parler de lâcheté?

C'était simple bon sens. Quand on restait tranquille

Et qu'on payait avec des grincements de dents, On pouvait espérer détourner ces sauvages De canarder partout. Mais il n'est pas question. Massacres! Extorsions! Arbitraire! Pillage!

DEUXIÈME MARCHAND :

Ça ne peut arriver qu'à nous! Pas de courage!

CINQUIÈME MARCHAND :

Ou plutôt, de browning! Moi, je vends du chou-fleur,

Je ne suis pas gangster.

TROISIÈME MARCHAND :

Moi, ma seule espérance, C'est que ce cochon-là sur des gens tombe un jour

Qui lui montrent les crocs. Mais laissons-le d'abord,

Attends qu'il fasse ailleurs de ce jeu l'expérience.

QUATRIÈME MARCHAND :

Disons, à Cicero.

Entrent les marchands de légumes de Cicero. Ils sont blancs comme linge.

CEUX DE CICÉRO :

Ho, hello! Chicago!

CEUX DE CHICAGO :

Ho, hello Cicero! Quel bon vent vous amène?

CEUX DE CICÉRO :

On nous a convoqués.

CEUX DE CHICAGO :

Qui ça?

CEUX DE CICÉRO :

Lui?

PREMIER MARCHAND DE CHICAGO :

Mais comment

Peut-il vous convoquer et vous donner des ordres,

Parler en maître à Cicero?

PREMIER MARCHAND DE CICÉRO :

Par le browning.

DEUXIÈME MARCHAND DE CICÉRO :

On cède à la violence.

PREMIER MARCHAND DE CHICAGO :

Oh, lâcheté maudite!

Des hommes? Allons donc! Cicero n'a-t-il pas

Des juges?

PREMIER MARCHAND DE CICÉRO :

Non!

DEUXIÈME MARCHAND DE CICÉRO :

Plus maintenant.

TROISIÈME MARCHAND DE CHICAGO :
Il faut, les gars,
Vous défendre. Ecoutez : vous devez mettre
un terme
A cette peste noire! Ou le pays doit-il
Se laisser dévorer par cette maladie?

PREMIER MARCHAND DE CHICAGO :
Une ville d'abord, ensuite une autre ville.
La bataille au couteau, c'est un devoir civique.

DEUXIÈME MARCHAND DE CICERO :
Pourquoi nous justement? Nous nous lavons
les mains.

QUATRIÈME MARCHAND DE CHICAGO :
Et, si Dieu le permet, nous avons l'espérance
Que ce cochon un jour sur des gens tombera
Qui montreront les crocs.

*Font leur entrée au milieu des fanfares Arturo
Ui et Betty Dollfoot, celle-ci en deuil, suivis de
Clark, Gori, Gobbola et de gardes du corps.
Ui se fraie un passage entre eux. Les gardes du
corps prennent position à l'arrière plan.*

GORI :
Hé! Bonjour les enfants! Tous ceux de Cicero
sont-ils arrivés?

PREMIER MARCHAND DE CICERO :
Certes.

GORI :
Et ceux de Chicago?

PREMIER MARCHAND DE CHICAGO :
Tous.

GORI, à Ui :
Tout le monde est là.

GOBOLA :
Marchands, la bienvenue et le salut cordial
Du cartel du chou-fleur.
A Clark.
S'il vous plaît, monsieur Clark.

CLARCK :
Je viens vous apporter une grande nouvelle :
Le magasin de gros Betty Dollfoot, après
Des semaines de pourparlers, qui parfois
furent
Quelque peu épineux, – mais je suis indis-
cret –
Vient d'adhérer au trust du chou-fleur.
De la sorte Vous serez désormais ravitaillés en
choux
Par le trust du chou-fleur. L'avantage pour

vous Saute aux yeux : désormais sécurité
accrue Des livraisons. Les nouveaux prix, lé-
gèrement Augmentés, sont fixés déjà. Donc je
vous serre, Madame, en bienvenue au nouveau
partenaire
De notre trust, la main.

Clark et Betty Dollfoot se serrent la main.

GOBOLA :
Ecoutez Arthur Ui

Ui s'avance vers le microphone

ARTHUR UI :
Hommes de Chicago et Cicero!
Amis! Citoyens! Quand le vieil Hinds-
borough, l'honnête homme
Dont Dieu reçoive l'âme en sa miséricorde,
M'avait voici un an demandé, larme aux yeux,
De protéger ici la vente des légumes,
Malgré mon émotion je doutais quelque peu
De pouvoir justifier cet élan de confiance.
Hindsborough maintenant est mort. Son
testament Peut être consulté par tous. Très
simplement

Il me nomme son fils; et il me remercie,
Profondément ému, pour tout ce que j'ai fait.
Depuis qu'à son appel j'ai donné ma réponse,
La vente des primeurs, qu'il s'agisse de choux,
De ciboules, d'oignons, ou bien que sais-je
encore, A Chicago ne manque plus de protec-
tion.

Je puis bien ajouter : mon énergique action
Y est pour quelque chose. Et lorsqu'à l'impro-
viste Un autre homme, Ignace Dollfoot, m'a
adressé Concernant Cicero un appel analogue,
Je n'ai point refusé de prendre Cicero
A son tour sous ma protection. Mais aussitôt
J'ai posé une condition. Cela doit être
Le vœu des détaillants. Il faut qu'un libre
choix M'appelle, je le veux. J'ai bien dit à mes
hommes «Pas de pression sur Cicero, d'aucu-
ne sorte!»

La ville est libre entièrement de me choisir.
Pas de «Soit!» ronchonnant, de grinçant «A
votre aise!»

Je hais l'acquiescement quand le cœur n'y est
pas.

Ce que j'exige? Un «Oui» donné dans l'en-
thousiasme,
Hommes de Cicero, succinct, dit avec l'âme.
Je le veux, et je veux à fond ce que je veux :
Donc, vous de Chicago, à vous aussi je pose
A nouveau la question, vous qui me connais-
sez,

Et qui, j'ose espérer, m'accordez votre estime :
Qui est pour moi? Je dois incidemment le
dire : Celui qui par hasard ne serait pas pour
moi
Est contre moi, et il n'aura de sa conduite,
Alors, qu'à s'imputer à lui-même les suites.
Maintenant vous pouvez choisir.

GOBBOLA :
Mais écoutez
Encor Mistress Doolfoot, de vous tous bien
connue, Et veuve d'un mari qui vous fut cher
à tous.

BETTY :
Mes amis! A présent que votre ami à tous,
Mon époux regretté, mon Ignace Dollfoot
N'est plus là...

GOBBOLA :
Qu'il repose en paix!

BETTY :
Je vous conseille,
Ne pouvant désormais plus vous être un
appui,
De mettre votre foi en monsieur Arthur Ui,
Comme je fais moi-même, ayant en ces mo-
ments
Si pénibles pour moi appris à le connaître.

GOBBOLA :
Au vote maintenant.

GORI :
Tous ceux qui sont pour Ui
Les mains en l'air!

Quelques uns lèvent aussitôt la main.

UN MARCHAND DE CICERO :
Peut-on aussi quitter la salle?

GOBBOLA :
Chacun a la liberté de faire ce qu'il veut.

*Le marchand sort d'un pas hésitant. Deux
gardes du corps le suivent. Puis éclate un coup
de feu.*

GORI :
Alors, à vous! Quelle est votre décision libre?
Tous lèvent les deux mains à la fois.

GOBBOLA :
Le vote est clos. Patron, les marchands de
primeurs
De Cicero et Chicago te remercient,
Tremblotants de bonheur, pour ta protection.

UI :
J'accepte avec fierté votre remerciement.
Lorsque voici quinze ans je me suis mis en
route,
Simple fils des faubourgs de Nouw-Yorque, et
chômeur,
Suivant l'appel de la Providence, avec sept
Compagnons éprouvés, pour faire en cette ville
Mon chemin, j'avais pour volonté inflexible
Au commerce des choux de garantir la paix.
C'était un petit groupe alors, qui désirait
Sans phrases cette paix, mais avec fanatisme.
Maintenant ils sont foule, et maintenant la paix
Dans les choux-fleurs de Chicago n'est plus un
rêve,
Mais la réalité brutale. Et cette paix,
Pour l'assurer, j'ai ordonné aujourd'hui même
De commander sans nul délai des mitraillettes,
Et des autos blindées, et naturellement
Ce qu'il faut de brownings, de matraques, que
sais-je...
Cicero, Chicago crient pour qu'on les protège.
D'autres villes aussi : Toledo! Princeton!
Pittsburg! Cincinnati! Albany! Washington!
Kansas-City! Denver! Saint-Louis! Little
Rock! Miami! Colombus! Charleston! Et
Nouw-Yorque.
Réclament protection. Les «Hou hou!», les
«Oh, fi, Que c'est affreux!» n'arrêtent pas
Arturo Ui!

Roulement de tambours et fanfares.

C'est au travers de ses deux derniers discours qu'Arturo Ui dévoile progressivement sa vraie personnalité ainsi que le régime qu'il veut mettre en place.

*Quels aspects de la personnalité d'Arturo Ui transparaissent dans cette scène?
Justifiez chaque trait relevé en vous appuyant sur le texte.*

Synthèse des exercices 1 et 2

En quoi les personnages d'Arturo et d'Arturo Ui peuvent-ils être considérés comme des variantes d'un même personnage-type?

Exercice 3 : Des Arturo et des autres personnages

Dans «Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche», quelles relations Arturo entretient-il avec les autres personnages? Tous ont, d'une manière ou d'une autre, affaire à/ avec lui. Quelles informations concernant le personnage d'Arturo l'étude de ces relations nous permet-elle d'inférer?

Expliquez, pour chacun des personnages, ce qui les lie au personnage d'Arturo (niveau fabuleux) ainsi que la nature de ces relations (niveau argumentatif) : rapports de pouvoir/passion, opposition/coalition, etc.

Au travers des différentes relations qu'il crée ou entretient avec les autres personnages, Arturo poursuit-il un objectif autre? Quel est-il?

Relevez la phrase énoncée par Arturo Ui dans le premier de ses discours de la scène 15 qui pourrait être représentatif de cet objectif. (Quel chef d'Etat utilisa au début des années 2000 la même formule dans un discours officiel?)

Les moyens qu'Arturo met en œuvre vis-à-vis de chacun des personnages pour parvenir à ses fins sont-ils identiques? Explicitez-les.

Complétez maintenant, si besoin est, la présentation du personnage d'Arturo que vous aviez rédigée à l'issue de l'exercice 1.

Exercice 4 : Des Arturo et des élus politiques

Faites les schémas actantiels des personnages d'Arturo et d'Arturo Ui. Quel «adjuvant» de taille s'assurent-ils tous les deux?

La résistible ascension d'Arturo Ui éclaire judicieusement le contexte politique international actuel. En effet, le texte met en lumière les dangers de la collusion entre les pouvoirs politique et économique, dont l'Italie et les Etats Unis nous fournissent des exemples marquants. Comme les racketteurs maffieux effraient les commerçants avant de réclamer le prix de leur protection, les discours politiques actuels agitent le spectre de l'insécurité pour nous vendre des réformes qui restreignent nos libertés fondamentales, quand cela ne sert pas à justifier des politiques musclées qui favorisent les entreprises liées aux hautes sphères de l'Etat. Des pratiques dangereuses qui assujettissent l'exercice de la démocratie à des techniques de communication et des stratégies commerciales.

Extrait du texte de présentation de La Résistible Ascension d'Arturo Ui mis en scène par Hugues Chamart (création du Théâtre Jardin-Passion, 2006).

A quelque soixante ans d'intervalle, ces deux pièces traitent d'une même thématique, d'un même argumentaire : comment la gestion des rapports de force, – particulièrement, mais pas seulement (voir le retour du religieux) – économiques entre les sphères de pouvoirs publique et privée peut-elle engendrer les conditions «démocratiques» de l'instauration de régimes autoritaires?

En vous appuyant sur les deux extraits ci-dessous et sur vos souvenirs de la représentation de «Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...», expliquez comment se déroule et sur bases de quels arguments s'organise la prise de pouvoir des deux Arturo sur leur élu politique respectif. Quels points communs ou quelles dissemblances pouvez-vous relever?

Bertolt Brecht, La résistible ascension d'Arturo Ui,

Extrait de la scène 4

Dans la maison de campagne d'Hindsborough.

(...)

LE DOMESTIQUE, *entrant* :
Un certain monsieur Ui
Attend dans le couloir.

HINDBOROUGH :
Le gangster ?

LE DOMESTIQUE :
Oui. Sa tête
Était sur le journal. Il se dit envoyé
Par monsieur Clark, du trust des choux-
fleurs.

Hindsborough :
A la porte!
Qui ose l'envoyer? Clark? Le diable l'em-
porte! M'envoyer des gangsters aux trous-
ses? Mais je vais...

Entrent Ui et Roma.

UI :
Cher monsieur Hindsborough...

HINDBOROUGH :
Dehors!

ROMA :
Allons, du calme!
Ne nous énervons pas. C'est dimanche
aujourd'hui.

HINDBOROUGH :
Dehors, je vous ai dit.

Hindsborough junior :
Dehors, vous dit mon père.

ROMA :
Qu'il répète s'il veut, mais ce ne sera guère
Original.

UI, *imperturbable* :
Monsieur Hindsborough...

HINDBOROUGH :
Mais où sont

Les domestiques? Va prévenir la police!

ROMA :
Ne bouge pas, fiston. Vois-tu dans le cou-
loir,
Qui sait, tu pourrais bien rencontrer des
gaillards Pas très compréhensifs.

HINDBOROUGH :
Ainsi, de la violence ?

ROMA :
Oh que non, cher ami ! Juste un peu d'insis-
tance.

Une pause.

UI :
Monsieur, je sais que vous ne me connaissez
pas.

Ou de réputation, ce qui serait le pire.
Oui, monsieur Hindsborough, vous avez
sous les yeux

Un homme méconnu. Noirci par les en-
vieux. Perfidement sali dans ses intentions.
Lorsque, Voici quatorze ans, fils des fau-
bourgs de Nouw-Yorque,
J'ai commencé ici, moi, modeste chômeur,
Une carrière qui, je crois pouvoir le dire,
Ne fut point sans succès, je n'avais pour me
suivre Que sept vrais durs, manquant de
tout, mais décidés

A tailler, comme moi, leur juste part de
viande dans tous les bovidés qu'a créés le
Dieu Bon.

Eh bien, nous voilà trente, et bien d'autres
suivront. Vous allez demander : «Que veut
de moi cet homme?»

Je ne veux pas grand-chose. Une seule : que
l'on Me connaisse moins mal! Et qu'enfin je

ne passe Plus pour un flibustier, pour un je ne sais quoi.

Il toussote.

Du moins pas, j'y tiens fort, aux yeux d'une police Objet depuis toujours de mon respect. Aussi

Me voici devant vous pour vous prier – je n'aime Pourtant guère prier – de glisser au besoin

Un mot ou deux aux flics.

HINDSBOROUGH, *incrédule* :
Vous cautionner, en somme?

Ui :
Dans le cas de besoin. Cela dépendra comme

Nous saurons nous entendre avec les légumiers.

HINDSBOROUGH :
Qu'avez-vous donc à voir, vous, avec leur commerce?

Ui :
J'y arrive. J'ai pris ma décision. J'entends Etre son protecteur. Contre toute menace. Par la force au besoin.

HINDSBOROUGH :
Pour autant que je sache,
Il n'est pas pour l'instant menacé à ce point.

Ui :
Pour l'instant. Admettons. Mais moi, je vois plus loin
Et je dis : «Pour combien de temps?» Dans cette ville,
Avec cette incapable et vénale police,
Combien de temps encore le marchand pourra-t-il
Vendre en paix ses choux-fleurs? Peut-être que demain
Son petit magasin, par des mains criminelles,
Se verra démolir, son tiroir fracturé.
N'aimera-t-il pas mieux, moyennant redevance, Prendre dès à présent des protecteurs?

HINDSBOROUGH :
Je pense plutôt que non.

Ui :
Cela signifierait donc qu'il
Ne connaît pas ses vrais intérêts. C'est possible.

Le petit détaillant, travailleur, mais borné, Honnête en général, mais sans vision d'ensemble, Veut être commandé. Il ne se sent, hélas,
Pas responsable envers le trust, auquel il doit Tout. Monsieur Hindsborough, là aussi se situe Ma mission. Il ne faut plus de mauvais payeurs! Payer ou bien fermer. Tant pis si quelques faibles Risquent de succomber : c'est la loi naturelle.
Bref, le trust du chou-fleur a besoin de moi.

HINDSBOROUGH :
Et
Qu'ai-je à faire du trust? Jeune homme, vous frappez
Avec ce plan bizarre à la mauvaise porte.

Ui :
Nous verrons ça. Vous savez bien ce qu'il vous faut?
Il faut des bras au trust! Trente gaillards solides,
Et dont je sois le chef.

HINDSBOROUGH :
J'ignore pour ma part
Si le trust, au lieu de machines à écrire, Veut des pistolets-mitrailleurs. Mais, quant à moi,
Je ne suis pas du trust.

Ui :
On en reparlera.
Vous me direz : «Trente gaillards, avec des armes, Ont leurs entrées au trust. Qui nous garantira Nous-mêmes d'accident?» La réponse est facile; Voilà : «Celui qui paie a le pouvoir, partout.»
Les enveloppes, qui les répartit? C'est vous!
Qu'est-ce que je pourrais contre vous?
Quand bien même
Je le voudrais, moi qui vous respecte à l'extrême, – Je puis vous en donner ma parole d'honneur, – Qu'est-ce donc que je suis?

Qu'ai-je derrière moi? Savez-vous que déjà
quelques-uns m'abandonnent? Il n'en reste
que vingt. S'ils sont vingt. C'est peu sûr!
Si vous ne me sauvez, je suis perdu. Comme
homme,
Vous avez le devoir aujourd'hui de m'aider
Contre mes ennemis et, disons ce qui est,
Contre mes partisans! Quatorze années
d'efforts Remises en question! Je vous parle
en tant qu'homme.

HINDSBOROUGH :
Ecoutez bien ce que je vais faire en tant
qu'homme :
Appeler des agents.

UI :
Des agents? Appeler?

HINDSBOROUGH :
Oui, des agents.

UI :
C'est donc que vous vous refusez
A m'aider en tant qu'homme. (*Hurlant.*) En
ce cas je l'exige

En tant que criminel! Car vous en êtes un!
Je vais vous démasquer! Je possède les
preuves!
Vous êtes compromis! Le scandale des quais
Montant à l'horizon! L'entreprise de Sheet,
C'est vous! Je vous préviens! Ne me pous-
sez donc pas
A des extrémités funestes! Une enquête
Vient d'être décidée!

Hindsborough, *très pâle* :
Elle n'aura pas lieu.
Mes amis...

UI :
Plus d'amis! C'est de l'histoire ancienne!
Vous n'avez plus d'amis aujourd'hui, et
demain
Rien que des ennemis. S'il est pour vous
sauver
Quelqu'un, c'est moi, Arturo Ui! Moi, moi!

[...]

Et que cela ne nous empêche pas d'aller voter dimanche...

Scène 9

Bruits de manifestation. Au «Liberty bar», Arturo et Georges sont à table, penchés sur des plans de la ville dont ils discutent à voix basse. Madeleine joue du violoncelle. Entrée précipitée du député, de toute évidence aux abois, cherchant à fuir les manifestants. Il aperçoit Arturo et Georges. Il les rejoint. C'est un homme traqué, prêt à marchander en tentant de ne pas perdre la face

LE DÉPUTÉ .— Qu'est-ce que vous pouvez nous servir? C'est ma tournée. Buvez mes amis, c'est moi qui régale.

ARTURO .— Bienvenue, monsieur le député, pour mon établissement, votre présence est une réelle garantie de...

LE DÉPUTÉ .— Vous la méritez. Vous êtes une réelle réussite...

ARTURO .— Je n'en suis qu'aux balbutiements. A l'échelle planétaire, il me reste à prendre de la surface.

LE DÉPUTÉ .— N'empêche que votre progression...

ARTURO .— Ascension... Oui, je préfère. C'est plus en verticalité, voyez-vous. Ça fait décollage, prise d'envol et surtout... survol des opportunités. Vous tombez bien, monsieur le député car j'ai de grands projets. *(Il indique le plan déplié sur la table.)*

LE DÉPUTÉ, *s'approchant, empressé* .— Vous voulez dire que je pourrais peut-être vous être utile?

ARTURO .— J'ai de grands projets pour la ville.

LE DÉPUTÉ .— Des projets pour la ville? La ville... Je ne la reconnais presque plus ma propre ville. Elle s'éteint. Désert et friches industrielles. Elle me semble aujourd'hui davantage à vous qu'à moi...

ARTURO .— Ne fronchez pas les sourcils, monsieur le député. Elle ne s'éteint pas, elle

s'illumine des feux du plaisir. Les nuits y sont paradisiaques.

LE DÉPUTÉ .— Arturo land!

ARTURO .— Pas d'aigreur, s'il vous plaît. Cette ville a besoin de vous autant qu'elle dépend de moi. Et devant Georges et Madeleine qui peuvent en témoigner, Dieu sait que je puis être généreux. Aussi, si vous avez besoin de quelque nécessité...

LE DÉPUTÉ .— Euh? *(Il entraîne Arturo à l'écart des deux autres.)*

ARTURO .— Quoi, Georges? Je l'ai sorti du cambouis et des claviers sous-dimensionnés... Il est devenu, comment dire... pas un deuxième moi-même... Mais un alter ego, voilà. Quant à Madeleine... ha, ha.

Madeline, éœurée, se dirige vers la sortie. Elle s'arrête à l'évocation de Mimi.

LE DÉPUTÉ .— Mimi... Vous voyez Mimi?

ARTURO .— Oui, Georges m'a raconté votre soirée d'élection un rien trop arrosée.

LE DÉPUTÉ .— Voyez ce qu'elle me fait, maintenant! Elle se la joue passionaria des révoltés. Cela ne plaide pas non plus votre cause que je sache.

ARTURO .— Oui... Tu en penses quoi, Georges? De Mimi?

GEORGES .— Beaucoup de bruit et de vent. Mais aussi une certaine lucidité au service d'un jusqu'au boutisme de façade. Heureusement, comme tout le monde elle a des besoins... Et ses exigences ne devraient pas peser bien lourd dans une négociation... sur la reprise des activités de son entreprise. Avec ou sans elle.

ARTURO .— Vous entendez, monsieur le député? La reprise des activités de son entreprise...

LE DÉPUTÉ .— Vous parlez sérieusement? Vous êtes très fort...

ARTURO .— Bien plus que vous ne le croyez. Le monde bouge, et Mimi s'obstine à rêver d'un monde disparu. Elle ne sait pas que ses ancêtres ont, avant elle, tout simplement suivi les migrations industrielles comme les mouettes le chalutier. La vérité c'est que planter des clous ne rapporte plus chez nous. Encore un peu en Roumanie ou dans ces coins reculés. Et demain en Chine et au Vietnam. L'ouvrier des temps modernes doit devenir, lui aussi, un voyageur. Il faut être hypocrite pour s'en offusquer.

LE DÉPUTÉ .— Exactement. Vos mots sont ceux que j'ai utilisés devant Mimi et ses amis. J'ai ajouté que les caisses de l'Etat étaient vides et que la crise est mondiale! Qu'y puis-je?

MADELEINE .— Pas de pouvoir? Vous avez pourtant avec vos collègues déversé des montagnes de fric au bénéfice de la finance mondiale.

LE DÉPUTÉ .— Nous avons suivi les consignes conseillées en cas d'incendie, respecté les procédures du sauve-qui-peut, appliqué les principes enseignés du libéralisme économique... L'Etat était en état de choc!

MADELEINE .— Vous serez dans le cœur des gens celui qui n'a pu arrêter les licenciements. Triste paradoxe.

ARTURO .— Pour une fois, Madeleine a raison, monsieur le député : vous ne sauvez votre mandat que si vous engagez votre peuple plus avant, que si vous le décidez à garantir des opérations à plus haut risque... Les peuples vénèrent les joueurs.

LE DÉPUTÉ, *acculé et hésitant* .— Allez... (*Cette décision réjouit Georges et Arturo qui ne cachent pas leur joie.*) Au diable l'avarice. Mais je vous le répète mes amis : les caisses sont vides.

ARTURO .— Tu entends, Georges? Où elle en serait ta pension, si tu ne m'avais pas suivi...? Compris, Madeleine?

MADELEINE .— Cinq sur cinq, chef. Des centaines de Julia et de Mimi condamnées... Voilà ce qu'il nous faut donc accepter de

comprendre. Même Georges, mon vieil ami, Georges...

GEORGES .— Arrête, Madeleine, mon garage est florissant. Arturo réinvestit sans cesse. Personne ne peut cracher à tous les bassinets.

MADELEINE .— Pourquoi vous êtes-vous laissé dépouiller, monsieur le député?

LE DÉPUTÉ .— Pour que l'économie tourne... Et que c'est bien, ça.

MADELEINE .— Elle tourne exclusivement sur elle-même. Elle vous a totalement échappé. Et je vous mets en garde. Arturo est de la race des mâles dominants : demain votre fonction vous échappera.

ARTURO .— Madeleine est amusante, mais comme Mimi toujours un poil en retard. Vous voulez combien, monsieur le député? Voistu Madeleine, je suis pour l'impôt librement consenti. Ça s'appelle une libéralité et ça fait partie de ces petits services qui ne s'oublent jamais. Commentaire, Georges?

GEORGES .— C'est ainsi que l'on file de parfaites histoires d'amour : la fidélité achetée vaut mieux qu'une créance douteuse.

ARTURO .— Parole de réparateur, ça! (Il lui donne quelques billets.) Parole qui vous sauve de la casse, monsieur le député! Si je voulais faire drôle, je dirais de la casse du siècle.

MADELEINE .— Vous voyez ce qui vous attend, l'élu? Georges, l'homme intègre, modeste, indépendant, il en a fait un toutou!

GEORGES .— Madeleine, tu m'insultes!

MADELEINE .— Tu me fais de la peine, Georges. Et Mimi? Vous étiez potes pourtant?

ARTURO .— Arrête ton feuilleton à l'eau de rose, Madeleine.

LE DÉPUTÉ .— Moi aussi, j'ai beaucoup de compassion pour les fracassés. J'ai d'ailleurs parlé de bain de sang social! Mais on n'arrête pas l'histoire. (*Madeleine sort.*) Et pour en revenir à Mimi, je la crois plus menaçante que nous n'avons l'air de le réaliser. Elle diatribe et des oreilles l'écotent. Si vous pou-

viez... si votre Georges, enfin notre Georges pouvait... J'ai fait beaucoup pour votre prospérité.

ARTURO .— Je dois reconnaître que je vous dois les licences obtenues, les aides à l'investissement et les détaxations. Je vous propose donc un retour sur investissement en quelque sorte : du discrédit à la louche sur Mimi.

LE DÉPUTÉ .— Je peux compter sur vos relations de presse?

ARTURO .— Tous les médias qui me doivent quelque chose vous concocteront une campagne de communication royale. Ça vous va?

LE DÉPUTÉ .— Je ne sais pas. Le prix à payer?

GEORGES .— Monsieur le député, monsieur Arturo dans son extrême courtoisie tente de vous faire comprendre... Mais si vous devenez de plus en plus fantomatique... Si vous deviez devenir, en outre, un obstacle...

ARTURO .— Je n'ai pas peur de la place publique. Clair? Vos hésitations et vos jérémiades, terminé. En rachetant l'usine de Mimi, je vous offre le pouvoir pour des décennies et vous chipotez? Le prix avoisine le zéro : mon économie à votre service et votre démocratie au mien.

LE DÉPUTÉ .— Vous m'achetez, Arturo?

ARTURO .— On peut rester amis et faire des affaires.

LE DÉPUTÉ .— Et concrètement? Parce que donnant-donnant, en politique cela suppose de la transparence.

ARTURO .— Qui te parle de malversations? Je suis, et vous l'avez souligné, toujours disposé à secourir les entreprises en difficulté. Celle de Mimi ne me laisse pas indifférent. Donnant-donnant, dans ma tête, c'est win-win. Fini les négociations sociales qui se traînent, les compromis qui ne résistent pas à la lecture, le retour devant les instances, la lourde machinerie et les procédures pitoyables devant les caméras où tu croules sous les dossiers, écrasé par l'ampleur de la

tâche. Moi, je sors de ma limousine en trois secondes, Rolex en main. J'ai l'élégance de la richesse et j'inspire confiance. Toi, tu crois que les gens votent pour quelqu'un qui leur ressemble. Ces gens possèdent Internet, ils regardent le monde à travers trois cents chaînes de TV, ils mangent chinois ou américain. Monsieur le représentant du peuple, vous courez lamentablement au cul de vos électeurs... Et je vais vous étonner. Continuez... Ne changez rien... Sinon peut-être... Vous avez de la répartie, si je ne m'abuse.

LE DÉPUTÉ .— Même de la truculence!

ARTURO .— Oui, vous vous payez souvent de bons mots!

LE DÉPUTÉ .— Et encore, je me retiens!

ARTURO .— Lâchez-vous, mon vieux! Vous êtes né pour le comique. Si Madeleine ne nous avait pas quittés, elle vous confirmerait que les hommes qui font rire séduisent irrésistiblement. Entre deux de vos pantalonnades, Georges se farcira votre gestion quotidienne. Regardez ce qu'il a fait de son garage! (*Il va au bar et débouche le champagne.*)

GEORGES .— Toute société se gère comme une société. Le monde est un immense garage, monsieur le député et Dieu sait si j'en connais un brin dans la bonne gouvernance automobile... En garder sous la pédale quand il s'agit de doubler... Freiner opportunément... Mais surtout débrayer quand il le faut... Ah, ça, le débrayage, c'est la clé magique du mécanicien. Après on progresse en roue libre.

LE DÉPUTÉ .— Je suis subjugué.

ARTURO .— C'est cela, monsieur le député, laisse-toi posséder. Madeleine qui est une peste, dirait déposséder. Mais entre vous et moi, nous savons bien qui garde la main, n'est-ce pas?

LE DÉPUTÉ ET GEORGES.— La volonté populaire!

ARTURO .— Cela va sans dire.

Ils trinquent. Noir.

Supports à la réflexion sur la thématique de l'exercice 4

1. Essai : *La Stratégie du Choc* de Naomi Klein, Leméac/Actes Sud, 2008.

Le point de vue des éditeurs :

Qu'y a-t-il de commun entre le coup d'Etat de Pinochet au Chili en 1973, le massacre de la place Tiananmen en 1989, l'effondrement de l'Union soviétique, le naufrage de l'épopée Solidarnosc en Pologne, les difficultés rencontrées par Mandela dans l'Afrique du Sud post-apartheid, les attentats du 11 septembre, la guerre en Irak, le tsunami qui dévasta les côtes du Sri Lanka en 2004, le cyclone Katrina, l'année suivante (ajoutons-y le récent tremblement de terre en Haïti), la pratique de la torture partout et en tous lieux - Abou Ghraïb ou Guantánamo - aujourd'hui?

Tous ces moments de notre histoire récente, répond Naomi Klein, ont partie liée avec l'avènement d'un «capitalisme du désastre». Approfondissant la réflexion militante entamée avec son bestseller *No Logo*, Naomi Klein dénonce, dans *La Stratégie du Choc*, l'existence d'opérations concertées dans le but d'assurer la prise de contrôle de la planète par les tenants d'un ultralibéralisme tout puissant. Ce dernier met sciemment à contribution crises et désastres pour substituer aux valeurs démocratiques, auxquelles les sociétés aspirent, la seule loi du marché et la barbarie de la spéculation.

Remarquablement conduite et documentée, cette histoire secrète du libre marché, qui dessine une nouvelle éthique de l'investigation journalistique, s'affirme comme une lecture indispensable pour réévaluer les enjeux des temps présent et à venir, vis-à-vis desquels les citoyens du monde portent, ensemble, une responsabilité impossible à déléguer.

2. Film : *V pour Vendetta* réalisé par James McTeigue, sorti en 2006.

Synopsis :

Vers 2038, après une guerre à peine évoquée et un terrible attentat biologique, l'Angleterre est dirigée par le parti fasciste d'Adam Sutler autoproclamé après son élection «Haut-Chancelier d'Angleterre». Un couvre-feu, dont le respect est contrôlé par sa milice, «Le Doigt», a été instauré sur tout le pays; les migrants, les «païens», les musulmans et tout ce qui pouvait s'y rattacher ont été bannis, les opposants au régime ou minorités, tels les homosexuels, pourchassés lors de la «Grande Purge». Les plus élémentaires libertés individuelles (la liberté d'expression en particulier) ont été abandonnées au nom de la sécurité nationale et de la lutte contre le terrorisme. Les médias sont muselés et la BTN, l'unique chaîne de télévision, est le principal instrument de propagande du parti.

3. Roman : *1984* de Georges Orwell, 1948.

POUR ALLER PLUS LOIN...

*« Vous apprenez à voir, plutôt que de rester
Les yeux ronds. Agissez au lieu de bavarder.
Voilà ce qui aurait pour un peu dominé le monde!
Les peuples en ont eu raison, mais il ne faut
Pas nous chanter victoire, il est encore trop tôt :
Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde. »*

Bertolt BRECHT,
épilogue de *La résistible ascension d'Arturo Ui*

Une définition de la résistance

Comprendre l'évolution individuelle et collective des personnages

Si chaque personnage de théâtre se construit dans ses relations avec les autres personnages, l'étude de l'évolution des relations (plus ou moins éphémères) qui se créent entre eux se révèle être l'essentiel de leurs rapports de force.

Exercice 1

Les personnages de cette pièce sont tous des personnages à l'identité «double» : à la fois personnages imaginaires, fabuleux, ayant une psychologie propre, mais aussi et surtout, représentants d'un groupe ou d'une classe sociale, porteurs de discours idéologiques qui vont conditionner l'ensemble de leurs relations.

Par groupes, choisissez l'un des personnages de la pièce et dressez sa carte d'identité : identité fabuleuse, groupe ou classe sociale, discours idéologiques

Cet exercice d'analyse de texte devrait éclairer et permettre de découvrir les relations et rapports de force, parfois complexes, voire tortueux, qui existent entre les personnages, notamment ceux, apparemment ambigus, qui se tissent entre Madeleine et Arturo.

Montrez que le conflit qui oppose Madeleine et Arturo est un conflit idéologique. Expliquez les rapports de force qui opposent et lient, en même temps, ces deux personnages.

Peut-on considérer que le gagnant de la confrontation Madeleine/Arturo déterminera les rapports de force entretenus entre Arturo et tous les autres personnages? Autrement dit, les autres personnages vous paraissent-ils être les enjeux du conflit Madeleine/Arturo?

Et en est-il un, parmi eux, qui vous semble plus important que les autres?

A un niveau supérieur, ce conflit peut être lu comme la dynamique centrale de la pièce, autrement dit (et grossièrement) le conflit entre socialisme et libéralisme, entre démocratie et fascisme, dans lequel tous les personnages, sous la pression d'Arturo, sont amenés à prendre position.

Exercice 2

Arturo a tout du cyclone, grandissant inexorablement en force et en pouvoir et ravageant tout sur son passage. Pour l'ensemble des autres personnages, la question qui se pose est la suivante: l'adhésion ou la résistance.

Dans la réalité comme dans la fable, ces choix s'avèrent complexes... Qu'en est-il exactement?

Comment réagissent chacun des personnages à l'influence d'Arturo? Qui y cède ou y résiste? A quels moments et dans quelles mesures?

Exercice 3

Dans la dernière scène, Madeleine, Mimi et Julia semblent se décider pour une stratégie de résistance.

En vous appuyant sur l'observation des personnages dans l'espace scénique, les uns par rapport aux autres, et son évolution au cours de la scène, identifiez leur réponse à la stratégie d'Arturo.

Cette réponse est-elle suffisamment délibérée et pensée? Apparaît-elle tardive?

Est-elle portée également, avec la même intensité, par les trois personnages?

Synthèse

Mettre à jour l'argument

Ce spectacle est une réflexion sur la démocratie et sur l'état des nôtres en particulier. Avec pour effet d'en présenter au travers des différents personnages, les acquis, les limites, et les dangers.

Quels sont les acquis démocratiques fondamentaux dont Julia, Madeleine, Mimi, Georges et, paradoxalement peut-être, Arturo ont pu bénéficier?

Quelle est la solidité de ces acquis? Sur quoi repose-t-elle?

Julia ne confond-elle pas entre démocratie et anarchie. Ne vogue-t-elle pas entre réalité et illusion? Entre ce qui est disponible et pourrait (devrait?) l'être? Peut-on parler à son égard de «démocratisme adolescent»?

Mimi est-elle représentative de l'état du mouvement ouvrier?

Madeleine a-t-elle une dimension avant-gardiste, propre aux intellectuels?

Est-ce que l'égalité des chances, dont Georges a bénéficié, est une garantie du bon fonctionnement démocratique?

Arturo est-il démocrate ou antidémocrate? N'est-il ni l'un ni l'autre? Dans quelles circonstances est-il l'un? Dans quelles circonstances est-il l'autre?

Si l'élu indique où se situent les limites du pouvoir politique sur le maintien de la démocratie, de quels autres pouvoirs devrait-il disposer pour repousser ces limites?

De quel autre pouvoir dépend-il? Et s'il dépend d'un pouvoir, lui en reste-t-il?

POUR ALLER PLUS LOIN...

Faut-il débattre des dernières image et parole du spectacle?

Excipit

Le votant —. Crayonner à répétition, à quoi ça sert. On vote et qui sort? Berlusconi ou Sarkozy. Et là je dérape... Ça veut dire que les gens votent comme des cons, contre leurs intérêts... Où ça me mène? Si la démocratie produit Hitler, il faut dissoudre le peuple? Pour Hitler, c'est facile, mais si je continue? Faut annuler les élections en Palestine parce que le Hamas a gagné? Bon, là je dérape géographiquement. Mais tant pis! C'est quoi la démocratie importée de force en Afghanistan? Tiens, vous êtes bien silencieuse tout à coup, madame la démocratie...

Julia —. (Elle se met en danseuse et boxe...)

LE THEATRE DES RUES

Carte d'identité officielle

Constitué en asbl depuis 1975, et installé dans la région de Mons-Borinage depuis la fin des années 70, le Théâtre des Rues est reconnu comme compagnie de théâtre-action et subventionné à ce titre par le ministère de la Communauté française de Belgique depuis 1979.

Depuis 1983, il occupe et réhabilite d'anciens bâtiments scolaires appartenant à la Ville de Mons et situés à Cuesmes, à la frange du Borinage, zone industrielle sinistrée où le taux de chômage dépasse les trente pour cent.

Aujourd'hui, deux salles de spectacle permettent d'y abriter répétitions et représentations de nos productions et d'y accueillir des spectacles invités dans le cadre de nos «400 Coups de théâtre-action» ou du Festival international de théâtre-action.

Action culturelle

Durant toutes ces années, le Théâtre des Rues a réalisé plus de cent vingt spectacles, en son nom ou avec des groupes formels ou informels de la région : travailleuses occupant leur usine, immigrés, chômeurs, syndicalistes, jeunes, femmes, étudiants, militants... Ce qu'il est convenu d'appeler des non-professionnels, ou des publics «socialement et culturellement défavorisés». Et que nous appelons le peuple.

En appui à son action le Théâtre des Rues décida, en 1985, de publier certains textes de ses créations collectives pour garder une trace de ses spectacles, éphémères par nature : «Chili 70/73» et «Quatre ateliers du Théâtre des Rues». C'est ainsi que naissent les Editions du Cerisier.

Devenues en 1986 société coopérative, les Editions du Cerisier proposent aujourd'hui un catalogue de près de cent cinquante titres. Grâce à l'appui du Centre du Théâtre Action et du ministère de la Communauté française, la collection «Théâtre-Action» à elle seule en contient près de la moitié. Elle abrite les textes significatifs produits par les autres compagnies de théâtre-action de notre pays, et des compagnies «cousines» de France ou d'ailleurs.

L'action du Théâtre des Rues s'appuie donc sur différents axes :

- la création collective théâtrale d'abord, professionnelle dans ses productions autonomes, ou au sein des ateliers non professionnels
- la diffusion de spectacles d'autres compagnies, ou d'autres disciplines, proposés à son public
- le prolongement écrit par la publication des textes.

LE THEATRE DES RUES

Politique culturelle

La culture de classe existe. C'est à partir de ce postulat que naît l'idée de la nécessité d'une culture populaire et donc d'un théâtre populaire qui ne pourrait être que celui que le peuple fera. Cette manière de voir constitue pour nous le socle de la démocratie culturelle.

Entre le théâtre et la culture de l'élite intellectuelle, souvent peu accessibles – malgré les efforts remarquables et constants en faveur de la démocratisation culturelle –, et la culture de masse, vaste entreprise de décervelage et de sous-développement culturel, nous pensons que le théâtre-action, organisé autour de l'écriture et de la réalisation collectives, peut servir l'émergence et la reconnaissance d'une culture populaire d'analyse critique du monde et des rapports de force sociaux, politiques et économiques qui le traverse.

Au Théâtre des Rues où nous avons commencé par des réalisations d'auteurs que nous continuons à considérer comme indispensables (Brecht, Alberti, Louvet, Benedetto et bien d'autres) nous avons bien dû constater que la présence et la reconnaissance de grands hommes et de grands intellectuels n'a pu empêcher les barbaries du vingtième siècle. Nous avons donc choisi de faire plus et autre chose, à savoir de l'éducation populaire par le truchement de l'art.

Un art populaire, avec ses spécificités, ses particularités esthétiques, sans normes ni références, donc en recherche permanente. Cette dynamique fonde le sens artistique du théâtre-action dans lequel les critères de qualité, dont nous nous revendiquons, sont sans cesse réévalués et repensés.

C'est dans cette poursuite évolutive que le Théâtre des Rues est engagé depuis plus de trente ans.

Le théâtre populaire est à inventer continûment. La culture populaire aussi. Nous cherchons à y contribuer, dans nos créations autonomes professionnelles, ou en accompagnement de groupes non-professionnels, au sein de nos ateliers. Avec ceux et celles du peuple qui choisissent de se mêler de ce qui les regarde, à savoir du monde, le leur ou celui qui les entoure (ou les enferme). Et qui choisissent d'adresser leur production artistique et critique, avant tout, à d'autres gens du peuple.

Textes du Théâtre des Rues publiés aux Editions du Cerisier

- «Chili 70/73» Théâtre des Rues
- «4 Ateliers» Théâtre des Rues
- «Soirée privée» *suivi de*
«Le Titre, c'est ce qui vient à la Fin» Jeunes CSC, Compagnie du Campus et
Théâtre des Rues
- «L'Effet boomerang» *suivi de*
«Commerce amer» (*épuisé*) Les Aragnes-Les Mots dits
- «Jette l'Eponge» *suivi de*
«Même les Chevaux ne le supporterait pas» Centre de Jeunes Le Château
- «Patrons, Travailleurs et Syndicats» Théâtre des Rues - Tome I
- «Paroles de Femmes» Théâtre des Rues - Tome II
- «En Mouvements» Théâtre des Rues - Tome III
- «A l'Ecole» Théâtre des Rues - Tome IV
- «Contre la Pauvreté» Théâtre des Rues - Tome V
- «Si les Poules avaient des Dents» Vie Féminine - Théâtre des Rues
- «Pêche d'Enfer» Solidarité Femmes - Théâtre des Rues
- «Pecorino, charbon, Rita Hayworth et...
Pecorino, carbone, Rita Hayworth e...» Equipes populaires et Théâtre des Rues

erisier

LE THÉÂTRE DES RUES

20, rue du Cerisier, 7033 Cuesmes

Tél/Fax : 0032 65 31 34 44

Courriel : theatredesrues@skynet.be



Mais

Cette démocratie égalitaire déplaît aux possédants.
Parce que les pauvres en veulent toujours plus...
Cette démarche participative déplaît aux élites
Parce que ceux-ci s'imaginent que le partage du pouvoir
aurait pour finalité de favoriser les incompetents
Cette démocratie de la multitude déplaît aux politiques parce
que la connaissance des experts doit l'emporter sur les choix
populaires.
Ce qui relève du débat démocratique, les professionnels
de la profession l'épinglent comme phénomène de société
Sans doute, faudrait-il confier le pouvoir à ceux qui ne le désirent
pas.

Pauvre démocratie libérale

Où le citoyen se voit doté d'une souveraineté imaginaire
Mais où comme individu, soumis à la liberté du marché
il se noie dans les eaux glacées du calcul égoïste
Pauvres prophètes et imprécateurs politiques
Prompts à dénigrer le jeune consommateur imbécile de popcorn
et qui ne voient pas que ce petit coupable de l'indifférence
démocratique, est en fait un consommateur sans moyens.

Vaudrait mieux

Sans vouloir offenser avec un terme tombé en désuétude
Être solidaire.
A force de servir contre le totalitarisme
On a fait de la démocratie un régime parfait
Une sorte de finalité de l'histoire
On a réduit ainsi le politique à un conflit moral
Celui du bien, la démocratie, contre les forces du mal :
dictatures hier, terrorisme aujourd'hui
Et on n'a pas vu l'épuisement, le dépérissement et
l'assoupissement de l'idéal démocratique
Du rêve d'une société basée sur l'égalité
On est passé à des joutes oratoires et à des procédures
parlementaires sanctionnées ou non par le rituel électoral
La crise financière a montré les limites du jeu démocratique et son
impuissance à juguler le pouvoir de la puissance économique
Et les media de se lamenter sur le faible intérêt des citoyens
pour les scrutins électoraux...

Aujourd'hui, le libéralisme, le capitalisme et l'économie de
marché ont envahi l'essentiel de l'espace, toutes classes sociales
confondues. Ils ont conjointement réussi à vider la démocratie
politique de la majorité de ses substances et s'entendent avec
une extraordinaire, passionnante et fascinante capacité à en polir
l'apparence.

Histoire et présent... l'Arturo de notre fable n'est pas sans
rappeler l'Arturo Ui de Brecht...
Georges, Mimi, Julia, Madeleine, le député et les électeurs, nos
personnages, tous résolument contemporains, lui résisteront-ils...

